

Le malade imaginaire: Poésies diverses.

Illustrations de Louis-Edouard Fournier

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

The text on this page is estimated to be only 17.33% accurate

THB OIFT OP

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

r

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^<^ 7 1

Œuvres de Molière

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

Pal,, CMkIw» GyilU<,mc ■' ŒUVRES COMPLÈTES. , -■_ ,
olière PARIS 1.FlmaidYiûtâ. y

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

r

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

^f7

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

Œuvres de Molière

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

v'^^«<Molière

The text on this page is estimated to be only 17.28% accurate

« « IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE quelques exemplaires
Eur papiers Félin, Chine et Japon. 8^8

Œuvres de Molière '^

iv' Le Malade Imaginaire COMÉDIE-BALLCT EN TROIS
ACTES M

The text on this page is estimated to be only 9.00% accurate

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE BⁿÂAIE, Mn #Argu
MONSIEUR FLEDHAr. •[«"iSi;

Prologue

The text on this page is estimated to be only 1.75% accurate

grand priita, ^uL donne

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

Eglogue EN MUSIQUE ET EN DANSE SCÈNE PREMIÈRE
Qjiitl". i)uillci"os woupe.ai; _ Vīnei, bergers; venei, bergirtii 1

MOLIERE SCENE II FLORE, DEUX ZÉPHYRS dansant»;
CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS CUMÈNE, ànrda; ET
DAPHNÉ, à DorUas. Berger, laissons là tes feux : Voilà Flore qui nous
appelle. TIRCIS, âCUMtne; ET DORILAS, à Daphné. Mais au moins, dis-
moi, cruelle, TIRCIS Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux. DORILAS
Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle. CUMÈNE ET DAPHNÉ Voilà
Flore qui nous appelle. TIRCIS ET DORILAS Ce n'est qu'un mot, un mot,
un seul mot qî TIRCIS Languirai-je toujours dans ma peine morte
DORILAS Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras hc CLIMÈNE ET
DAPHNÉ Voilà Flore qui nous appelle.

PROLOGUE /œux. Il orteil , -•> SCENE III FLORE, DEUX
ZÉPHIRS danwnU; LI- CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORIAS LXS;
BERGERS ET BERGÈRES de la niita de Tlrda et de Dortlu, chanUata et
danaanta. PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET Toute la troupe des bergers
et des bergères va se placer en cadence autour de Flore. t CUMÈNB Quelle
nouvelle parmi nous, Déesse, doit jeter tant de réjouissance? DAPHNÉ "-!•
Nous brûlons d'apprendre de vous Cette nouvelle d'importance. DORILAS
D'ardeur nous en soupignons tous. lût que)C^ CLIMÈKE, DAPHNÉ,
TIRCIS, DORILAS Nous en mourons d'impatience. FLORE La voici ;
silence, silence ! Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour ; is heureux
I[ramène en ces lieux les plaisirs et l'amour, Et vous voyez finir vos
mortelles alarmes. Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis

The text on this page is estimated to be only 3.27% accurate

roui /« hirgin ,1 bt-glrii Réveillez I« F LOUIS offre k U plus
bcUc i

The text on this page is estimated to be only 28.80% accurate

PROLOGUF belle! FLORE Mon jeune amant, dans ce bois, Des présents de mon empire I Prépare un prix à la voix .. {^^,|i. • Qui saura le mieux nous dire • de ieu . ' ^^ vertus et les exploits Du plus auguste des rois. vœux ! CUMÈNE Si Tircis a l'avantage, DAPIINÉ T Si Dorilas est vainqueur, jr (ii'S CUMÈNE A le chérir le m'engage. DAPHNÉ Je me donne à son ardeur. TIRCIS O trop chère espérance ! DORILAS O mot plein de douceur ! TIRCIS ET DORILAS Plus beau sujet, plus belle récompense Peuvent-ils animer un cœur? (Lrs violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec

IO MOLIERB deux ^éphyr, et que le reste, comme spectateurs,
va occuper les deux côtés de la seine.) TiRas Quand la neige fondue enfie
un torrent fameux, Contre Teffort soudain de ses flots écumeux A Il n'est
rien d'assez solide ; Dignes, châteaux, villes et bois. Hommes et troupeaux à
la fois, Tout cède au courant qui le guide : Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits. TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET Les
bergers et bergères du côté de Tirets dansent autour de lui, sur une
ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements. DORILAS Le foudre
menaçant qui perce avec fureur L'affreuse obscurité de la nue enflammée
Fait, d'épouvante et d'horreur. Trembler le plus ferme cœur; ^ Mais, à la tête
d'une armée, LOUIS jette plus de terreur. QUATRIÈME ENTRÉE DE
BALLET t Les bergers et bergères du côté de Dôrilas font | de même que
les autres. f r

PROLOGUK II TIRaS Des fabuleux exploits que la Grèce a
chantes, Par un brillant amas dé belles vérités, Nous voyons la gloire
effacée ; Et tous ces fameux demi-dieux Que vante l'histoire passée Ke sont
point à notre pensée Ce que LOUIS est à' nos yeux. CINQUIÈME ENTRÉE
DE BALLET Les bergers et bergères du côté' de Tirets font encore la même
chose. DORILAS LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouïs, Croire tous
les beaux faits que nous chante l'histoire Des siècles évanouis; Mais nos
neveux, dans leur gloire, N'auront rien qui fasse croire Tous les beaux faits
de LOUIS. SIXIÈME ENTRÉE DE BALLET Les bergers et bergères du
calé de Dorilas font encore de même. SEPTIÈME ENTRÉE DE BALLET
Les bergers et bergères du côté de Tirets et de celui de Dorilas se mêlent et
dansent ensemble. ^

12 MOLIERE SCENE IV FLORE, pan; deux ZÉPHYRS d^MoU:
CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS; FAUNES damanu-,
BERGERS ^ ET BERGÈRES chanUnU et dmounts. Laissez, laissez,
bergers, ce dessein tmcrairc ; Hé ! que voulez-vous faire ? ^ Chanter sur
vos chalumeaux Ce qu'Apollon sur sa lyre. Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendrait pas de dire? C'est donner trop d'essor au feu qui nous
inspire. C'est monter vers les deux sur des ailes de cire, Pour tomber dans le
fond des eaux. Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage, Il n'est point
d'assez docte voix, Point de mots assez grands pour en tracer l'image: Le
silence est le langage Qui doit louer ses exploits. Consacrez d'autres soins à
sa pleine victoire; Vos louanges n'ont rien qui flatte ses désirs: Laissez,
laissez là sa gloire ; Ke songez qu'à ses plaisirs. CHÆt'R % loiissons,
laissons là sa gloire; Ne songeons qu'à ses plaisirs.

PROLOGUB 13 FLORE, k TirclB et * Dorllu. Bien que pour
étaler ses vertus immortelles La force manque à vos esprits, Ne laissez pas
tous deux de recevoir le prix. Dans les choses grandes et belles, Il suffit
d'avoir entrepris. HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET Les deux \èphyr
dansent avec deux couronnes dt fleurs à la main, qu'ils viennent donner
ensuite aux deux bergers, CUMÈNE ET DAPHNÉ, donnant la main à leun
amanti. Dans les choses grandes et belles, Il suffit d'avoir entrepris. TIRCIS
ET DORILAS Ah! que d'un doux succès notre audace est suivie f FLORE
ET PAN Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais. CLIMÈNE,
DAPHKÉ, TIRCIS, DORILAS Au soin de ses plaisirs donnons-nous
désormais. FLORE ET PAN Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie
! CHŒUR Joignons tous dans ces bois , Nos flûtes et nos voix :

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

ni prépûrfr potif la fc

-J.^ Autre Prologue UNE BERGÈRE chantants. Votre plus haut savoir n'est que pure chimère, Vains et peu sages médecins; Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins, La douleur qui me désespère. Votre plus haut savoir n'est que pure chimère. Hélas ! hélas ! je n'ose découvrir Mon amoureux martyr Au berger pour qui je soupire, Et qui seul peut me secourir. Ne prétendez pas le finir,

The text on this page is estimated to be only 3.06% accurate

Oie d'un HLIIE IHUCIKIIF. Votre plus hiut sivoit ti^îst que
pun Lr Ihrâm rhavii, il rrprûarli unr ibat

The text on this page is estimated to be only 12.06% accurate

Acte Premier SCENE PREMIERE • rimollieni, poui imolHi,
humecter ci ■ nfrakhir les eattailles de moDsieur. >

iS MOLIERE Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de « monsieur, trente sous. » Oui; mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil ; il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sous un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'i vingt ftous ; et vingt sous en langage d'apothicaire, c'est-i-dirc dix sous; les voili, dix sous. « Plus, dudit jour, un bon dys« tère détersif, composé avec catholicon « double, rhubarbe, miel rosat, et autres, « suivant l'ordonnance, pour balayer, « laver et nettoyer le bas-ventre de mon•< sieur, trente sous. » Avec votre permission, dix sous. « Plus, dudit jour, le « soir, un julep hépatique, soporatif et « somnifère, composé pour faire dormir •(monsieur, trente-cinq sous. » je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sont six deniers. « Plus du vingt-cin« quième, une bonne médecine purgative « et corroborative, composée de casse •• récente avec séné levantin, et autres, it suivant l'ordonnance de monsieur Pur

LE MALADB IMAGINAIRB I9 « gon, pour expulser et évacuer la bile « de monsieur, quatre livres. » Ah ! monsieur Fleurant, c'est se moquer: il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sous. « Plus, M dudit jour, une potion anodine et « astringente, pour faire reposer monte sieur, trente sous. » Bon, dix et quinze sous. « Plus, du vingt-sixième, un clystère « carminatif, pour chasser les vents de « monsieur, trente sous. » Dix sous, monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de « monsieur, réitéré le soir, comme des« sus, trente sous. » Monsieur Fleurant, dix sous. « Plus, du vingt-septième, une « bonne médecine, composée pour hâter « d'aller, et chasser dehors les mauvaises M humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sous; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, « du vingt-huitième, une prise de petittt lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, <i lénifier, tempérer et rafraichir le sang « de monsieur, vingt sous. » Bon, dix sous. « Plus, une potion cordiale et prè« servative, composée avec douze grains R de bézoard, sirop de limon et grenades.

> 20 MOLIERE « et autres, suivant l'ordonnance, cinq a livres. »

Ah ! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade: contentez-vous de quatre francs; vingt et quarante sous. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sous six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois, il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à M. Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (Toymt qim peraonna na vlant, at qu'il n'y a aucun da mi gana dana aa chambra.) Il n'y a personne. J'ai beau dire: on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (Après aToIr aonod ana amoatta qui est auriauMa.) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinctte! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne! coquine!

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

\

LE MALADE IMAGINAIRE Drelin, drelin, drelin. J'enrage ! (ii m lonn* piui, mau u crte.) Drelin, drelin, drelin. Carogne, i tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu l ils me laisseront ici mourir! Drelin, drelin, drelin. SCÈNE II ARGAN, TOINETTE TOINETTE, en entrant. On y va. ARGAN Ah! chienne! ah! carognc!... TOINETTE, taiUDt eomblant de s'Atre cogné la tête. Diantre soit fait de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de tête contre la carne d'un volet. ARGAN, en colère. Ah ! traîtresse ! . . . TOINETTE, Interrompant Argan. Ah! { ARGAN II y a...

I 24 MOLIERE TOINETTE Ah! ARGAN Il y a une heure...
TOINETTE Ah! ARGAN Ta m'as laissé... TOINETTB Ah! ARGAN Tais-
toi donc, coquine, que je te querelle. TOINETTE Çamon, ma foi, j'en suis
d'avis, après ce que je me suis fait. ARGAN Tu m'as fait égosiller, carogne.
TOINETTB Et VOUS m'avez fait, vous, casser la tête: l'un vaut bien l'autre.
Quitte à quitte, si vous voulez. ARGAN Qpoil coquine... TOnHETTE Si
vous querellez, je pleurerai.

LE MALADE IMAGINAIRE 2\$ ARGAN Me laisser, traîtresse...
TOINETTE, interrompant encore Argan. Ah! ARGAN Chienne, tu veux...
TOINETTE Ah! ARGAN Qjioi ! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir
de la quereller ! TOINETTE Qjierellez tout votre soûl : je le veux bien.
ARGAN Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.
TOINETTE Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon
côté, j'aie le plaisir de pleurer: chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah !
ARGAN Allons, il faut en passer par là. Otemoi ceci, coquine, ôte-moi ceci.
(Après B'Mreieré.) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

26 MOLIERE TOINETTE Votre lavement? ARGAN Oui. Âi-je bien fait de la bile? TOINETTE Ma foi! je ne me mêle point de ces affaires-là ; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit. ARGAN Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre. TOIMETIB Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égaient bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal \ous avez, pour faire tant de remèdes. ARGAN Taisez- vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. C2u'on me fasse venir ma fille Angélique : j'ai k lui dire quelque chose. TOINETTB La voici qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

LB MALADE IMAGINAIRE 2"] SCÈNE III ARGAN,
ANGÉLIQUE, TOINETTE ARGAN Approchez, Angélique: vous venez à
propos; je voulais vous parler. ANGÉUaUE Me voilà prête à vous ouïr.
ARGAN Attendez. (AToinette.) Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout
à Theure. TOINETTE Allez vite, monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous
donne des affaires. SCÈNE IV ANGÉLIQUE, TOINETTE ANGÉLiaUB
Toinette ! TOINETTE Qjxoi? ANGÉUaUE Regarde-moi un peu.
TOINETTE Eh bien ! je vous regarde.

28 MOTIÈRE ANGEUaUE Toinette ! TOINETTB Eb bien! quoi,
Toinette? ANGÉUQ.VB Ne devines-tu point de quoi je veux parler?
TOINETTE Je m'en doute assez: de notre jeune amant; car c'est sur lui
depuis six jours que roulent tous nos entretiens; et vous n'êtes point bien, si
vous n'en parlez à toute beure. ANGÉUauB Puisque tu connais cela, que
n'es-tu donc la première à m'en entretenir? Et que ne m'èpargnes-tu la peine
de te jeter sur ce discours? TOIMETTE Vous ne m'en donnez pas le temps ;
et vous avez des soins li-dessus qu'il est difficile de prévenir. ANGÉUQ.UB
Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon coeur
profite avec chaleur de tous les moments

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

r

LE MALADE IMAGINAIRE 3I de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui? TOINETTE Je n'ai garde. ANGÉLiaUE Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ? TOINETTE Je ne dis pas cela. ANGÉLiaUE Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi? TOINETTE A Dieu ne plaise! ANGÉLiaUE Dis-moi un peu ; ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance? TOINETTE Oui. ANGÉLiaUE Ke trouves-tu pas que cette action

32 MOtlËRB d'embrasser ma défense, sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme? TOIMETTB Oui. AMCÉUdUB Que l'on ne peut pas en user plus généreusement? TOIHETTB D'accord. ANGÉUQVB Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde? TOINZTTB Oh ! oui. AKGÉLIQ.UB Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne? TOIMETTB Assurément. ANGÉUQUB Q^'il a l'air le meilleur du monde ? TODfETTB Sans doute. ANGÉuaVB Qjje ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

LE MALADE IMAGINAIRE 33 TOINETTB Cela est sûr.

AXGtUQJSB Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ? TOINETTB Il est vrai. ANGÉUQJUB Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire?

TOINETTB Vous avez. raison. ANGÉUQUB Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ? TOINETTB Hé I hé ! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGÉuauB Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! S

34 MOLIERE de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dit pas vrai? TOINETTE En tout cas, vous en serez bientôt édaircie ; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il était de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera la plus bonne preuve. AKGÉUat'B Ah 1 Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme. TOraETTB Voilà votre père qui revient. SCÈNE V ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE ARGAN Oh 1 çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle où peut-être ne vous attendezvous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez? Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous

LE MALADE IMAGINAIRE 35 demander si vous voulez bien vous marier. ANGÉLIQyB Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. ARGAN Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise. ANGÉLIQUE C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés. ARGAN Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi ; et de tout temps elle a été aheurtée à cela. TOINETTE, à part. La bonne bcte a ses raisons. ARGAN Elle ne voulait point consentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée. ANGÉUat'E Ah ! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés ! }

36 MOLIERE TOINETTE, kkrvtM. En vérité, je vous sais bon gré de cela ; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie. ARG&N Je n'ai encore vu la personne ; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi. JMGÈUdVE Assurément, mon père. ARCAN Comment ! l'as-tu vu ? ANCÉUQIUB Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour Tautre. ARGAM Ils ne m'ont pas dit cela : mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte, ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

LE MALADE IMAGINAIRE 37 ANGéuaUE Oui, mon père.
ARGAN De belle taille. ANGÉLiaUE Sans doute. ARGAN Agréable de sa
personne. ANGÉLiaUE Assurément. ARGAN De bonne physionomie.
ANGÉLIQUE Très-bonne. ARGAN Sage et bien né. ANGÉLIQUE Tout à
fait. ARGAN Fort honnête. ANGÉLIQUE Le plus honnête du monde.
ARGAN Qui parle bien latin et grec. }

38 MOLIERE ANGÉLIE C'est ce que je ne sais pas. ARGAN
Et qui sera reçu médecin dans trois jours. ANGÉLIQUE Lui, mon père?
ARGAN Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit? ANGÉLIQUE Non, vraiment.
Qui vous l'a dit? à vous? ARGAN Monsieur Purgon. ANGÉLIE Est-ce
que monsieur Purgon le connaît ? ARGAN La belle demande ! Il faut bien
qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu. ANGÉLIQUE Cléante, neveu de
monsieur Purgon. ARGAN Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui
l'on t'a demandée en mariage.

LE MALADE IMAGINAIRE 39 ANGÉLIQUE Hé! oui.

ARGAN Eh bien ! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi; et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? vous voilà tout ébaubie !

ANGÉLIQUE C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre. TOINETTE Quoi! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin? ARGAN M Oui. De quoi te mêles-tu, coquine. L'impudente que tu es? TOINETTE Mon Dieu ! tout doux. Vous allez

40 MOLIERE d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? Li, parlons de sangfroid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage? ARGAN Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être k même des consultations et des ordonnances. TOINETTE Eh bien ! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience : est-ce que vous êtes malade? ARGAN Comment, coquine ! si je suis malade ! Si je suis malade, impudente ! TOIKETTB Eh bien! oui, monsieur, vous êtes malade; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en

LK MALADE IMAGINAIRE 4X demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez: voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin. ARCAK C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père. TOINETTE Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil? ARGAN Quel est-il ce conseil? TOINETTE De ne point songer à ce mariage-là. ARGAN Et la raison? TOINETTE La raison, c'est que votre fille n'y consentira point. ARGAN Elle n'y consentira point? TOINETTE Xon.

42 MOLIERE ARGAN Ma fille? TOINETTE Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde. ARGAN J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfant, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente. TOINETTE Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche ! ARGAN Huit mille livres de rente sont quelquechose, sans compter le bien du père. TOINETTE Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours lit: je vous conseille, entre nous, de lui choisir un r

LE MALADE IMAGINAIRE 43 autre mari ; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus. ARGAN Et je veux, moi, que cela soit. TOINETTE Hé ! ne dites pas cela. ARGAN Comment! que je ne dise pas cela? TOINETTE Hé! non. ARGAN Et pourquoi ne le dirai-je pas? TOINETTE On dira que vous ne songez pas & ce que vous dites. ARGAN On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée. TOINETTE Non ; je suis sûre qu'elle ne le fera pas. ARGAN Je l'y forcerai bien. TOINETTE Elle ne le fera pas, vous dis-je.

44 MOLIBRB ARGAN Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent. TOINETTE Vous? ARGAN Moi. TOIKETTE Boni ARGAN Comment! bon? TOIKETTE Vous ne la mettrez point dans un couvent. ARGAN Je ne la mettrai point dans un couvent! TOIKETTE Non. ARGAK Kon? TOIKETTE Non. ARGAN Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

LE MALADE IMAGINAIRE 4\$ TOINBTTB Non, VOUS dis-je.
ARGAN Qui m'en empêchera? TOINETTE Vous-même. ARGAK Moi!
TOINETTE Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là. ARGAN Je l'aurai.
TOINETTE Vous vous moquez. ARGAN Je ne me moque point.
TOINETTE La tendresse paternelle vous prendra. ARGAN Elle ne me
prendra point. TOINETTE Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou,
un Mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous
toucher.

4^ MOLIÈRE ARGAN Tout cela ne fera rien. TOINETTE Oui, oui. ARGAN Je vous dis que je n'en démordrai point. TOINETTE Bagatelles. ARGAN Il ne faut point dire Bagatelles. TOINETTE Mon Dieu ! je vous connais, vous êtes bon naturellement. ARGAN, >TM «raporteneat. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. TOINETTE Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade. ARGAN Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis. TOINETTE Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

LE MALADE IMAGINAIRE 47 ARGAN Où est-ce donc que nous sommes? Et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ? TOINETTE Quand un maître ne songe pas & ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser. ARGAN, courant après Toinette. Ah ! insolente, il faut que je t'assomme. TOINETTE, évitant Argan, et mettant un obstacle entre elle et lui. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer. ARGAN, courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton. Viens, viens, que je t'apprenne à parler ! TOINETTE, M se sauvant. Au côté où n'est point Argan. Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie. ARGAN, de même. Chienne ! TOINETTE, de même. Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

The text on this page is estimated to be only 26.69% accurate

48 MOLIERE ARGAN, d«méiiiie. Pendarde ! TOIKETTE, de
mAmt. Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus. ARGAK,
demAnM. Carogne ! TOINETTE, da mAme. Et elle m'obéira plutôt qu'à
vous. ARGAN, t'UTAUnt. Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette
coquine-là? ANGÉuauE Hél mon père, ne vous faites point malade.
ARGAN, àABgAUqn*. Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.
TOINETTE, m ■« allant. Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.
ARGAN, ■• leUat daM n cbaiM. Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voili pour me
faire mourir.

LB MALADE IMAGINAIRE 49 SCÈNE VI BÉLINE , ARGAN
ARGAN Ah! ma femme, approchez. BÉUNE Q[^]i'avez-vous, mon pauvre
mari? ARGAN Venez-vous-en ici i mon secours. BÉLINE Qu'est-ce que
c'est donc qu'il y a, mon petit fils? ARGAN M'amie ! BÉLINE Mon ami!
ARGAN On vient de me mettre en colère. BÉLINE Hélas ! pauvre petit
mari ! Comment donc, mon ami? ARGAN Votre coquine de Toinette est
devenue plus insolente que jamais. BÉUNE Ne vous passionnes donc point.

\$0 MOLIÈRE ARGAN Elle m'a fait enrager, m'amie. BÉUNE
Doucelement, mon fils. ARGAN Elle a contrecarré, une heure durant, les
choses que je veux faire. BÉUNE Li, li, tout doux. ARGAN Et a eu
l'effronterie de me dire que je ne suis point malade. BÉLINE C'est une
impertinente. ARGAN Vous savez, mon cœur, ce qui en est. BÉUNE Oui,
mon cœur, elle a tort. ARGAN M'amour, cette coquine-U me fera mourir.
BÉUNE Hé là 1 hé \k ! ARGAN Elle est cause de toute la bile que je fais.

LB MALADE IMAGINAIRE \$1 BÉLINE Ne VOUS fâchez point tant. ARGAN Ht il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser. BÉLINE Mon Dieu! mon fils, il n*y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà ! Toinette ! SCÈNE VII ARGAN, BÉLINE, TOINETTE TOINETTE Madame. BÉLINE Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère? TOINETTE, d'un ton doux. Moi, madame? Hélas! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe

52 MOLIERE qu'à complaire à monsieur en toutes choses.

ARCAN Ah ! la traîtresse ! TOINETTE Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus : je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle; mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent. BÉUNE Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison. ARGAN Ah ! m'amour, vous la croyez ? C'est une scélérate ; elle m'a dit cent insolences. ^ BÉLIKE Eh bien! je vous crois, mon ami. Li, remettez-vous. Écoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accomode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : il n'y a rien qui

LE MALADE IMAGINAIRE 53 enrume tant que de prendre
Tair par les oreilles. ARGAK Ah ! m'amle, que je vous suis obligé de tous
les soins que vous prenez de moi ! BÉLINE, aecommodtnt Iw oraUlen
qu'eU« m«t autour cl'Ar0tii. Levez-vous, que je mette ceci sous vous.
Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons
celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.
TOINETTE, lui mettant rudement un oreiller sur la tête. Et celui-ci pour
vous garder du serein. ARGAN, se levant en colère, et Jetant aea oreillers a
Tolnette, qui t'entult. Ah ! coquine, tu veux m'étouffer. SCÈNE VIII
ARGAN^ BÉLINE BÉLINE Hé là ! hé là ! Qu'est-ce que c'est donc ?
ARGAN, se jetant dans la chaise. Ah ! ah ! ah ! je n'en puis plus.

54 MOLIÈRE BÉUNB Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien. ARGAN Vous ne connaissez pas, m'amour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci. BÉUNE Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu. ARGAN M'amie, vous êtes toute ma consolation. BÉUNE Pauvre petit fils ! ARGAN Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon coeur, comme je vous ai dit, faire mon testament. BÉLINE Ah I mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne saurais souffrir cette pensée ; et le seul mot de tesuroent me fait tressaillir de douleur.

LE MALADE IMAGINAIRE 5\$ ARGAN Je VOUS avais dit de parler pour cela à votre notaire. BÉLINE Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi. ARGAN Faites-le donc entrer, m'amour. BÉLINE Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela. SCÈNE IX MONSIEUR DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN ARGAN Approchez, monsieur de Bonnefoi ; approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire. BÉLINE Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

\$6 MOLIERE M. DE BONNEFOI Elle m'a, monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament. ARGAN Mais pourquoi ? M. DE BONNEFOI La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire : mais k Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut; et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un & l'autre, c'est un don mutuel entre vifs: encore faut-il qu'il n'y ait enfants entre deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant. ARGAN VoiU une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser k une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin ! J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

LE MALADE IMAGINAIRE ^7 M. DE BONNEFOI Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi : ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier. ARGAN Ma femme m'avait bien dit, monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants ? M. DE BONNEFOI Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime 8

\$8 MOLIERE de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur. BÉLINE Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde. ARGAN M'amie ! BÉLINE Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre... ARCAN Ma chère femme ! BÉLINE La vie ne me sera plus rien.

LE MALADE IMAGINAIRE 59 ARGAN M'amour ! BÉUNE Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous. ARGAN M'amie, vous me fendez le cœur! Consolez- vous, je vous en prie. M. DE BONNEFOI, à BMIne. Ces larmes sont hors de saison ; et les choses n'en sont point encore là. BÉUNE Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement. ARGAN Tout le regret que j'aurai, si je meurs, m'amie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un. M. DE BONNEFOI Cela pourra venir encore. ARGAN Il faut faire mon testament, m'amour, de la façon que monsieur dit; mais par précaution, je veux vous mettre entre les

60 MOLIERE mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gérante. BÉLINE Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah !... Combien dites- vous qu'il y a dans votre alcôve? ARGAN Vingt mille francs, m'amour. BÉLINE Ne me parlez point de bien, je vciis prie. Ah!... De combien sont les deux billets? ARGAN Ils sont, m'amie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six. BÉLINE Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous. M. DE BONNF.FOI, * Argan. Voulez-vous que nous procédions au testament? ARGAN Oui, monsieur ; mais nous serons mieux

LE MALADE IMAGINAIRE 61 dans mon petit cabinet.

M'amour, conduisez-moi, je vous prie. BÉUKE Allons, mon pauvre petit fils. SCÈNE X ANGÉLIQUE, TOINETTE TOINETTE Les voilà avec un notaire, et j'ai oui parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point ; et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts où elle pousse votre père. ANGÉLiaUE Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Me m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis. TOINETTE Moi, vous abandonner ! j'aimerais mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle; et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire ; j'emploierai

62 MOLIERE toute chose pour vous servir ; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux chan> ger de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre bellemère. ANGÉLIE Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu. TOINETTE Je n'ai personne à employer à cet office que le vieux usurier Polichinelle, mon amant ; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui, il est trop tard ; mais demain, de grand matin, je l'enverrai quérir, et il sera ravi de... SCÈNE XI BÉLINE, iUM la malaoa ; ANGÉLIQUE ^ TOINETTE BÉUNB Toinette ! TOINETTE, àABOéUipM. VoiU qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

LE MALADE IMAGINAIRE 63 Premier Intermède Le théâtre change, et représente une ville. Polichinelle^ dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le guet, composé de musiciens et de danseurs. SCÈNE PREMIÈRE POLICHINELLE O amour, amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ! A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; et tout cela, pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre, et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner li-dessus. Tu le veux, amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme

64 MOLIERE démon âge; mais qu'y faire? On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent copime les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. (Après avoir pris son luth.) Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit ! ô chère nuit ! porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible. Nott' e di, v' am' e v' adoro ; Cerc' un sì, per mio ristoro : Ma se voi dite di no, Beir ingrata, io moriro, Frà la speranza S'afflige il cuore, In lontananza Consum' a Thore ; Si dolce inganno Che mi flgura Brève raflfanno, Ahi I troppo dura ! Così per tropp' amar languisco e muoro. Nott' e di, v' am' e v' adoro ; Cerc' un sì, per mio ristoro :

LB MALADE IMAGINAIRE 6\$ Ma se voi dite di no, Beir ingrata, io moriro. Se non dormite, Almen pensate Aile ferite Ch' al cuor mi fate : Deh ! almen Bngete, Per mio conforto, Se m'uccidete, D'haver il torto ; Vostra pictà mi scemerà il martoro. Nott' e di, v' am' e v' adoro ; Cerc' un si, per mio ristoro : Ma se voi dite di no, Beir ingrata, io moriro. SCÈNE II POLICHINELLE, UNE VIEILLE, se pré«entant à la tenètre, et répondant à Polichinelle pour se moquer de lui. LA VIEILLE chante. Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi ; Mentiti desiri, Fallaci sospiri, Accenti buggiardi, Di fede vi preggiate, Ah ! che non m'ingannate ; 9

The text on this page is estimated to be only 25.60% accurate

66 MOLIERE Che giii so per prova, Ch* in voi non si trova
Costanza ne fede. Oh ! quanto è parza colei che vî crede ! Qjiei sguardi
languidi Kon m'innamorano, Qjiei sospir' fervidi Più non m'inflammanno,
Vcl' giuro a fe. Zerbino misero, Del vostro piangere Il mio cuor libero Vuol
sempre ridere ; Credet* a me ; Che già so per prova, Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede. Oh ! quanto é pazza colei che vi crede ! SCÈNE III
POLICHINELLE , VIOLONS «arrière l« tbéeU*. LES VIOLONS
eonmadMiit un air. POUCHINFLLE Quelle impertinente harmonie vient
tn> terrompre ici ma voix ?

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

LE MALADE IMAGIKAIRE éj LES VIOLONS conUnuMit *
louer. POUCHINELLE Paix là ! taisez-vous, violons. Laissezmoi me
plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable. LES VIOLONS, de
même. POUCHINELLE Taisez-vous, vous dis-je: c'est moi qui veux
chanter. LES VIOLONS POLICHINELLE Paix donc ! LES VIOLONS
POLICHINELLE Ouais ! Ahi! LES VIOLONS POLICHINELLE LES
VIOLONS POLICHINELLE Est-ce pour rire? LES VIOLONS
POUCHINELLE Ah ! que de bruit ! }

68 MOLIÈRE LES VIOLONS POLICHINELLE Le diable vous
emporte ! LES VIOLONS POLICHINELLE j'enrage ! LES VIOLONS
POLICHINELLE Vous ne vous taisez pas ! Ah ! Dieu soit loué ! Encore ?
LES VIOLONS POUQUINELLE LES VIOLONS POUQUINELLE Peste
des violons ! LES VIOLONS POUCHINELLE La sottise musique que voilà !
LES VIOLONS POLICHINELLE, ebanUnt pour M moquer dM vtolOM.
La, la, la, la, la, la. LES VIOLONS POUCHINELLE, d« m«iiiie. La, la, la,
la, la, la.

LE MALADE IMAGINAIRE 69 LES VIOLONS

POLICHINELLE, de même. La, la, la, la, la, la. LES VIOLONS

POLICHINELLE, de même. La, la, la, la, la, la. LES VIOLONS

POLICHINELLE, de même. La, la, la, la, la, la. LES VIOLONS

POLICHINELLE Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, messieurs les violons ; vous me ferez plaisir. (N*entendant plus rien.) Allons donc, continuez, je vous en prie. SCÈNE IV POLICHINELLE Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. (Il prend son luth, dont il fait semblant de louer, en Imitant avec les lèvres et la langue le son de cet Instrument.) Plan, plan, plan, plin,

70 MOLIERE plin, plin. Voilà un temps fl&cheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plan. Les cordes ne tiennent point parce temps-là. Plin, plin. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte. SCÈNE V polichinelle; archers, pasMDtdai» U nu, at aoeounDt au bruit qu'Us ontaadant. VN ARCHER, ehanUat Qpt va là? qui va là? POLICHINELLE, baa. Qui diable est-ce là? Est-ce que c'est la mode de parler en musique? l'archer Qui va là ? qui va là ? qui va là ? POLICHIKELLE, «poaTanU. Moi, moi, moi. l'archer Qui va là? qui va là? vous dis-je. POUCHIMELLE Moi, moi, vous dis-je. l'archer Et qui toi? et qui toi?

LE MALADE IMAGIKAIRE 71 POLICHINELLE Moi, moi, moi, moi, moi, moi. l'archer Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre. POLICHINELLE, tolfnant d'être bien hardi. Mon nom est Va te faire pendre. l'archer Ici, camarades, ici. Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi. PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET Tout le guet vient, qui clierche Polichinelle dans la nuit. VIOLONS ET danseurs POLICHINELLE Q.UÎ va là? VIOLONS ET DANSEURS POUCHINELLE Qui sont les coquins que j'entends ? VIOLONS ET DANSEURS POLICHINELLE Euh? VIOLONS ET DANSEURS

MOLIERE POUCHINELLE Holà ! mes laquais, mes gens !
VIOLONS ET DANSEURS POLICHINELLE Par la mort ! VIOLONS ET
DANSEURS POLICHINELLE Par le sang! VIOLONS ET DANSEURS
POLICHINELLE J'en jetterai par terre. VIOLONS ET DANSEURS
POLICHINELLE Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton !
VIOLONS ET DANSEURS POLICHINELLE Donnez-moi mon
mousqueton... VIOLONS ET DANSEURS POLICHINELLE, lalfant
Hmblut d« tinr un coup d« pistolet. Poue. (Ils iontbtnt tovs, et s'enfuient.)

LE MALADE IMAGINAIRE SCENE VI POLICHINELLE Ah !

ah ! ah ! ah ! comme je leur ai donné l'épouvante! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avais tranché du grand seigneur, et n'avais fait le brave, ils n'auraient pas manqué de me happer. Ah ! ah! ah! (Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disait, ils le saisissent au collet.) SCENE VII POLICHINELLE ; ARCHERS chantant». LES ARCHERS, saisissant Polichinelle. Nous le tenons. A nous, camarades, à nous, Dépêchez ; de la lumière. (Tout le guet vient avec des lanternes.) LO

MOLIERE SCENE VIII POLICHINELLE ; ARCHERS ehaatuU
et dannota, ARCHERS Ah! traître, ah! fripon, c'est donc vous? Faquin,
maraud, pendard, impudent, téméraire, Insolent, effronté, coquin, filou,
voleur, Vous osez nous faire peur, POUCHINELLE Messieurs, c'est que
j'étais ivre. ARCHERS Non, non, non ; point de raison : Il faut vous
apprendre k vivre. En prison, vite, en prison. POLICHINEUf Messieurs, je
ne suis point voleur. ARCHERS En prison. POUCHINELLE Je suis un
bourgeois de la ville. ARCHERS En prison. POUCHIREIXK Qu'ai- je fait?

LE MALADE IMAGINAIRE 7\$ ARCHERS En prison, vite, en prison. POLICHINELLE Messieurs, laissez-moi aller. ARCHERS Non. POLICHINELLE Je vous prie ! ARCHERS Non, POLICHINELLE Hé! ARCHERS Non. POLICHINELLE De grâce ! ARCHERS Non, non. POLICHINELLE Messieurs ! ARCHERS Non, non, non. POLICHINELLE S'il vous plaît !

•j6 MOLIERE ^ ARCHERS Kon, non. POLICHINELLE Par
charité ! ARCHERS Non, non. POLICHINELLE Au nom da ciel I
ARCHERS Non, non. POUCHINELLE Miséricorde 1 ARCHERS Non,
non, non; point de raison: Il faut vous apprendre à vivre. En prison, vite, en
prison. POUCHINELLE Hé! n'est-il rien, messieurs, qui soit capable
d'attendrir vos imes ? ARCHERS Il est aisé de nous toucher ; ^ Et nous
sommes humains plus qu'on ne saurait croire' Donnez-nous doucement six
pistoles pour boire. Nous allons vous l&chr.

LE MALADE IMAGINAIRE 77 POUCHINELLE Hélas!
messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi. ARCHEKS Au
défaut de six pistoles Choisissez donc, sans façon, D'avoir trente
croquignoles, Ou douze coups de bâton. POLICHINELLE Si c'est une
nécessité et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.
ARCHERS Allons, préparez-vous. Et comptez bien les coups. SECONDE
ENTREE DE BALLET Les archers danseurs lui donnent des croquignoles
en cadence. POLICHINELLE, pendant qu'on lui donne des croquignoles.
Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et
douze, et treize et quatorze, et quinze.

78 MOLIÈRE ARCHERS Ah ! ah ! vous en voulez passer I
Allons, c'est à recommencer. POUCHINELLE Ah! messieurs, ma pauvre
tête n'en peut plus ; et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite.
J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer. ARCHERS
Soit. Puisque le bâton est pour vous plus charmant. Vous aurez
contentement. TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET Les archers danseurs
lui donnent des coups de bâton en cadence. POLICHINELLE, eompUnt las
eoupt de Mton. Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah ! ah ! ah ! je n'y saurais
plus résister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.
ARCHERS Ah ! l'honnête homme ! ah ! l'âme noble et belle ! Adieu,
seigneur; adieu, seigneur Polichinelle.

LE MALADE IMAGINAIRE 79 POLICHINELLE Messieurs, je vous donne le bonsoir. ARCHERS Adieu, seigneur ;'a^ieu, seigneur Polichinelle. POLICHINELLE Votre serviteur. ARCHERS Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle. POLICHINELLE Très-humble valet. ARCHERS Adieu, seigneur; adieu, seigneur Polichinelle. POLICHINELLE Jusqu'au revoir. QUATRIEME ENTREE DE BALLET Ils dansent fous, en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.

80 MOLIÈRE Acte II Le théâtre représente la chambre d*Argan.
SCÈNE PREMIÈRE CLÉANTE, TOINETTE
TOINETTE, ne reconnalsait
pu Cltente. Que demandez- vous, monsieur? CLÉANTB Ce que Je
demande? TOIHETTE Ah ! ah ! c'est vous ! Quelle surprise ! Que venez-
vous faire céans ? CLEANTE Savoir ma destinée, parler à l'aimable
Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses
résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

LE MALADE IMAGINAIRE 81 TOINETTE Oui ; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique : il y faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne ; et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion ; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure. CLÉANTE Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place. TOINETTE Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II ARGAN, TOINETTE ARGAN, M croyant a«ul, et nns voir Tolnetta. Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin, dans ma chambre, douze II

82 MOLIERE allées et douze venues, mais j'ai oublié h lui
demander si c'est en long ou en large. TOIKETTE Monsieur, voilà un...
ARGAM Parle bas, pendarde ! Tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne
songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades. TOIKETTE Je
voulais vous dire, monsieur. . . ARGAN Parle bas, te dis-je. TOINETTK
Monsieur... (Ella tait MmUaBl da ptrlar.) ARGAM Ht? TOINETTE Je vous
dis que... (EU* fait «Mon MmbUnt tfc parlar.) ARGAN Qji'cst*ce que tu
dis ? TOINETTE, haut Je dis que voiU un homme qui veut parler k vous.

LE MALADE IMAGINAIRE 83 ARGAN Qu'il vienne!

(ToiMtM tait >lffn« A Oéante d'aTaaeer.) SCÈNE III ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE CLÉAMTB Monsieur. . . TOINETTE, * a«aiit0. Ne parlez pas si haut, de peur d*ébranler le cerveau de monsieur. CLÉANTE Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux. TOINETTE, teignant d'être en colère. G)mment ! qu'il se porte mieux ! Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal. CLÉANTE J'ai ouï dire que monsieur était mieux ; et je lui trouve bon visage. TOINETTE Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais; et ce sont des impertinents qui vous ont dit]

84 MOLIERE qu'il était mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.
ARGAN Elle a raison. TOINETTE Il marche, dort, mange et boit tout
comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.
ARGAN Cela est vrai. CLÉANTE Monsieur, j'en suis au désespoir. Je
viens de la part du maître i chanter de mademoiselle votre fille ; il s'est vu
obligé d'aller à la campagne pour quelques jours, et comme son ami intime,
il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les
interrompant elle ne vint à oublier ce qu'elle sait déjà. ARGAN Fort bien, (à
Toinette.) Appelez Angélique. TOINBTTE Je crois, monsieur, qu'il sera
mieux de mener monsieur à sa chambre. ARGAN Non. Faites-la venir.

LE MALADE IMAGINAIRE 85 TOINETTE Il ne pourra lui
donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier. ARGAN Si fait, si
fait. TOINETTE Monsieur, cela ne fera que vous étourdir; et il ne faut rien
pour vous émouvoir en l'état où vous êtes et vous ébranler le cerveau.
ARGAN Point, point : j'aime la musique ; et je serai bien aise de... Ah! la
voici, (à toinette.) Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.
SCÈNE IV ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE ARGAN Venez, ma fille.
Votre maître de musique est allé aux champs ; et voilà une personne qu'il
envoie à sa place pour vous montrer. ANGÉLIQUE, reconnaissant
Cléante. Ah ! ciel !

86 MOLIÂRB ARGAN Q.u*est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGÉUauB C'est... ARGAN Q.aoi? qui vous émeut de la sorte?

ANGÉUaUB C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAM Comment? ANGÉLiaUB J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne, faite tout comme monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venu tirer de la peine où j'étais; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CXéANTB Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant ; et mon bonheur serait grand, sans doute, si vous étiez dans quelque

LB MALADE IMAGINAIRE 87 peine dont vous me jugeassiez
digne de vous tirer ; et il n'y a rien que je ne fisse pour... SCÈNE V
ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE TOINETTE, AArgan.
Ma foi, monsieur, je suis pour vous maintenant ; et je me dédis de tout ce
que je disais hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirus le
fils, qui viennent vous rendre visite. Qjie vous serez bien engendré! Vous
allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que
deux mots qui m'ont ravie ; et votre fille va être charmée de lui. ARGAN, A
Cltente, qui teint de vouloir ■'on altor. Ne vous en allez point, monsieur.
C'est que je marie ma fille, et voilà qu'on lui amène son prétendu mari,
qu'elle n'a point encore vu. CLÉANTE C'est m'honorer beaucoup,
monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable. \

88 MOLIERE ARGAN C'est le fils d'un habile médecin ; et le mariage se fera dans quatre jours. CLÉANTE Fort bien. ARGAN Mandez-le un peu h son maitre de musique, afin qu'il se trouve à la noce. CLÉANTE Je n'y manquerai pas. ARGAN Je vous y prie aussi. CLÉANTE Vous me faites beaucoup d'honneur. TOINETTE Allons, qu'on se range ; les voici.

SCÈNE VI M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS ARGAN, ro«tUnt la main à aoa bonnet, aana l'Mer. Monsieur Purgon, monsieur, m'a de

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

m I • 4 4

LE MALADE IMAGINAIRE 91 fendu de découvrir ma tête.
Vous êtes du métier : vous savez les conséquences. M. DIAFOIRUS Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité. lArgan et N. DUfolnia partent en même temps.) ARGAN Je reçois, monsieur, M. DIAFOIRUS Nous venons ici, monsieur, ARGAN Avec beaucoup de joie, M. DIAFOIRUS Mon îls Thomas et moi, ARGAN L'honneur que vous me faites, M. DIAFOIRUS Vous témoigner, monsieur, ARGAN Et j'aurais souhaité... M. DIAFOIRUS Le ravissement où nous sommes... ARGAN De pouvpir aller chez vous... }

92 MOLIÈRE M. DIAFOIRVS De U grâce que vous nous faites...
ARGAN Pour vous en assurer ; M. DIAFOIRUS De vouloir bien nous
recevoir... ARGAN Mais vous savez, monsieur, M. DIAFOIRUS Dans
l'honneur, monsieur, ARGAN Ce que c'est qu'un pauvre malade, M.
DIAFOIRUS De votre alliance ; ARGAN Qjii ne peut faire autre chose...
M. DIAFOIRUS. Et vous assurer... ARGAN Qjxe de vous dire ici... M.
DIAFOIRUS Q}ie dans les choses qui dépendront de notre métier,

LE MALADE IMAGINAIRE 93 ARGAN Qji'il cherchera toutes les occasions... M. DIAFOIRUS De même qu'en toute autre, ARGAN De vous faire connaître, monsieur, M. DIAFOIRUS Nous serons toujours prêts, monsieur, ARGAN Qu'il est tout à votre service. M. DIAFOIRUS A VOUS témoigner notre zèle. (A ion nis.) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments. THOMAS DIAFOIRUS, A M. Dlafolrua. N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer? M. DIAFOIRUS Oui. THOMAS DIAFOIRUS, A Argan. Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révéler en vous un second père, V mais un second père auquel j'ose dire que ^ je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré, mais vous

94 MOLIERE m'avez choisi ; il m'a reçu par nécessité, mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté : et d'autant plus plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles et très-respectueux hommages. TOIMETTE Vivent les collègues d'où l'on sort si habile homme ! THOMAS DIAFOIRUS, * M. DUlomnia. Cela a-t-il bien été, mon père ? M. DUFOIRUS Optime. ARGAN, AAa«éU4U«. Allons, saluez monsieur. THOMAS DIAFOIRUS, a M. Dtetotrut. Baiserai-je ? M. DIAFOIRUS Oui, oui. THOMAS DIAFOIRUS, A Ancéliqua. Madame, c'est avec justice que le ciel

LE MALADB* IMAGINAIRE 9; VOUS a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on... ARGAN, A Ttaonui DUtolru&. Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez. THOMAS DIAFOIRUS Où donc est-elle? ARGAN Elle va venir. THOMAS DIAFOIRUS Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue? M. DIAFOIRUS Faites toujours le compliment à mademoiselle. THOMAS DIAFOIRUS Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon coeur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers

96 MOLICRE les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et mari. TOINETTE Voilà ce que c'est que d'étudier! on apprend à dire de belles choses. A&GAN, àOéanU. Hé I que dites-vous de cela ? CLÉAMTE Qjie monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades. TOINETTE Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours. ARGAN Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. (dM laqvaU domiMt dw tlègM.) Mettez-vous U, ma fille, (a k. oufotnu.) Vous

LK MALADE IMAGINAIRE 97 voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils ; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela. M. DIAFOmUS Monsieur, ce n'est pas parce que Je suis son père ; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé ; on le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais A tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. Bon, disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable : mais les choses v sont conservées

13 \

98 MOMÊRK bien plus longtemps ; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine, mais il se roidissait contre les difficultés ; et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité, que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

LE MALADB IMAGINAIRE 99 THOMAS DIAFOIRUS, Urant de u pocha UM grande thèse roulée, qu'il présente à Angélique. J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission (saluent Argen; de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit. ANGÉLIat'E Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là. TOINETTE, prenant la thèse. Donnez, donnez ; elle est toujours bonne à prendre pour l'image : cela servira à parer notre chambre. THOMAS DIAFOIRUS, saluant encore Argan. Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner. TOINETTE Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie k leurs maitresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant. « M. DIAFOIRUS 1 Au reste, pour ce qui est des qualités

100 MOLIERE requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter ; qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés. ARGAN N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin. M. DIAFOIRUS A VOUS en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable ; et j'ai toujours trouvé qu'il fallait mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode : vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver ; mais ce qu'il y a de f3Lcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent. TOINETTE Cela est plaisant ! et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres mes1,

LE MALADE IMAGINAIRE IOI sieurs VOUS les guérissiez !
Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir
vos pensions et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir, s'ils
peuvent. M. DIAFOIRUS Cela est vrai ; on n'est obligé qu'à traiter les gens
dans les formes. ARGAN, il Cléante. Monsieur, faites un peu chanter ma
fille devant la compagnie. CLÉANTE J'attendais vos ordres, monsieur ; et il
m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec
mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. (à
Anoëlle, lui donnant un papier.) Tenez, voilà votre partie. ANGÉLIAT
Moi? CLÉANTE, bas A Angélique. Ne vous défendez point, s'il vous plaît,
et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous
devons chanter, (haut.) Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que
je me fasse entendre ; et l'on aura la bonté de

102 MOLIERE m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle. ARGAN Les vers en sont-ils beaux?

CLÉANTE C'est proprement ici un petit opéra impromptu ; et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'euxmêmes, et parlent sur-le-champ. ARGAN Fort bien.

Écoutons. CLÉANTE Voici le sujet de la scène : Un berger était attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtes ; il se retourne, et voit un brutal qui de paroles insolentes maltraitait une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à. qui tous les hommes doivent hommage ; et après avoir donné au brutal le chitiment de son insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux

LF MALADE IMAGINAIRE IO3 qu'il eût jamais vus, versait des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable ! et quel inhumain, quel barbare ne serait touché par de telles larmes? Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles ; et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service mais d'une manière si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister, et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son coeur se sent pénétré. Est-il, disait-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudrait-on pas faire, à quels services, à quels dangers ne serait-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnaissante! Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable bergère ; et de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt h sentir tous les maux de l'absence ; et il

I04 MOLIERE est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chère idée ; mais la grande contrainte où Ton tient sa bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage Tadorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre ; et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger ! Le voilà accablé d'une mortelle douleur ; il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre ; et son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentiments, et savoir d'elle la destinée k laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour ; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'au

LE MALADE IMAGINAIRE IOJ près d'une conquête qui lui est assurée ; et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre le maître; il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore ; et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux ; mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi : (Il chante.) Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ; Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées. Apprenez-moi ma destinée : Faut-il vivre? faut-il mourir? AXCÉLiaUE, en chantant. Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique. Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez. Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire; C'est vous en dire assez. ARGAN Ouais? je ne croyais pas que ma fille fût si habile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter. CLÉANTE Hélas ! belle Philis, Se pourrait-il que l'amoureux Tircis Eût assez de bonheur Pour avoir quelque place dans votre cœur? 14 }

Io6 MOLIERE ANGÉLiat'E Je ne m'en défends point, dans cette
peine extrême ; Oui, Tircis, je vous aime. CLÉANTE O parole pleine
d'appas ! Ai-je bien entendu ? Hélas ! Kcdites-la, Philis, que je n'en doute
pas. ANGÉLiaUE Oui, Tircis, je vous aime. CLÉANTE De grâce, encor,
Philis. ANGÉLiaL'E Je vous aime. CLÉANTI. Recommencez cent fois ; ne
vous en lassez pas. ANGÉUdL'i: Je vous aime, je vous aime ; Oui, Tircis, je
vous aime. CLÉANTE Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le
monde, Pouvez-vous comparer votre bontieur au mien ? Mais, Philis, une
pensée Vient troubler ce doux transport. Un rival, un rival... ANGÉuaL). Ah
! je le hais plus que la mort ;

LE MALADE IMAGINAIRE I07 Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice. CLÉANTE Mais un père à ces vœux vous veut
assujettir. ANGÉLIE Plutôt, plutôt mourir, Que de jamais y consentir ;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir. ARC AN Et que dit le père à tout cela?
CLÉANTE Il ne dit rien. ARGAN Voilà un sot père que ce père-là, de
souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire ! CLÉANTE, voulant continuer
à chanter. Ah ! mon amour... ARGAN Non, non ; en voilà assez. Cette
comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent,
et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père (à
Angélique.) Montrez-moi ce papier. Ah ! ah ! où sont

108 MOLIERE donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite. CLÉANTE Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ? ARGAN Fort bien. Je suis votre sen'iteur, monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra. CLÉANTE J'ai cru vous divertir. ARGAN Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme. SCÈNE VII BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE ARGAN M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus. THOMAS DIAFOIRUS Madame, c'est avec justice que le ciel

LE MALADB IMAGINAIRE I09 VOUS a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage... BÉLINE Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir. THOMAS DIAFOIRUS Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de la période, et cela m'a troublé la mémoire. M. DIAFOIRUS Thomas, réservez cela pour une autre fois. ARGAN Je voudrais, m'amie, que vous eussiez été ici tantôt. TOINETTE Ah 1 madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon et à la fleur .nommée héliotrope. ARGAN Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

HIO MOLIERE ANCELiat'E Mon père!... ARGAN Eh bien ! mon père ! Qu'est-ce que cela veut dire? ANGÉUQUE De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître et de voir naître en nous, l'un pour Tautre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite. THOMAS DIAFOIRUS Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi ; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage. ANGÉLiaUE Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi ; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon ime. ARGAN Oh ! bien, bien ; cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble. ANGÉLiaUE Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous* prie. Le mariage est une chainc

Lr MALADE IMAGINAIRE III OÙ Ton ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par con.trainte.

THOMAS DIAFOIRUS Nego consequeniam , mademoiselle ; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

ANGÉLiaUE C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLiaVF. Les anciens, monsieur, sont les anciens ; et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; et quand un mariage nous plaît nous savons fort bien y aller.

112 MOLIERE wsans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux. THOMAS DIAFOIRUS Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement. ANGÉUaCE Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime. THOMAS DIAFOIRC'S Distinguo, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, coticedo ; mais dans ce qui la regarde, nego. TOINETTB, àAno«Uque. Vous avez beau raisonner. Monsieur C!>t frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté ? BÉuire Elle a peut-être quelque inclination en tête. ANCÉUQVF. Si j'en avais, madame, elle serait telle que la raison et l'honnêteté pourraient me la permettre.

LE MALADE IMAGINAIRE • II3 ARCAN Ouais! je joue ici un plaisant personnage. BÉUNE Si j'étais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point à se marier ; et je sais bien ce que je ferais. ANGÉLIQUE Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés. BÉUKE C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leurs pères. Cela était bon autrefois. ANGÉUat'E Le devoir d'une fille a des bornes, madame ; et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses. BÉUNB C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux de votre fantaisie.

114 MOLIERE ANGELIdVE Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer. ARGAN Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci. AKGÉUQJUE Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-li, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

LB MALADE IMAGINAIRE 11^ BÉLINE Je VOUS trouve
aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez
dire par là. ANGÉUQ.UE Moi, madame? Que voudrais-je dire que ce que
je dis? BÉLINE Vous êtes si sotte, m'amie, qu'on ne saurait plus vous
souffrir. ANGÉUQ.UE Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous
répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas
cet avantage. BÉLINE Il n'est rien d'égal à votre insolence. ANGÉLIQ.UE
Non, madame, vous avez beau dire. BÉLINE Ht vous avez un ridicule
orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le
monde. ANGÉUQ.VE Tout cela, madame, ne servira de rien. Je serai sage
en dépit de vous ; et pour

Il6 MOLIÈRE VOUS ôter Tespérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue. SCÈNE VIII ARGAN, BÉLINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE ARGAN, à Angélique qui lort. Écoute. Il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours monsieur, ou un couvent. (A BéUne.) Ne vous mettez pas en peine : je la rangerai bien. BÉLINE Je suis Hlchée de vous quitter, mon iils ; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt. ARGAN Allez, m'amour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez. BÉUNE Adieu, mon petit ami. ARGAN Adieu, m'amie.

LE MALADE IMAGINAIRE II7 \ SCENE IX ARGAN, M.
DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE ARGAN Voilà une
femme qui m'aime... cela n'est pas croyable. M. DIAFOIRUS Nous allons,
monsieur, prendre congé de vous. ARGAN Je vous prie, monsieur, de me
dire un peu comment je suis. M. DIAFOIRUS, UUnt le pouls d'Argan.
Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez
porter un bon jugement de son pouls. Quid dicis ? THOMAS DIAFOIRUS
Dico que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte
point bien. M. DIAFOIRUS Bon. THOMAS DIAFOIRUS Qu'il est
duriuscule, pour ne pas dire dur.

IIS MOLIERE M. DIAFOIRUS Fort bien. THOMAS
DIAFOIRUS Repoussant. M. DIAFOIRUS Bene. THOMAS DIAFOIRUS
Et même un peu caprisant. M. DIAFOIRUS Opiime. THOMAS
DIAFOIRUS Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique,
c'est-à-dire la rate. M. DIAFOIRUS Fort bien. ARGAN Non ; monsieur
Purgon dit que c'est mon foie qui est malade. M. DIAFOIRUS Et oui : qui
dit parenchyme dit Tun et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont
ensemble par le moyen du vas brève, du pylore, et souvent des tnêats
cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti?

LE MALADE IMAGINAIRE II 9 ARGAN Non ; rien que du bouilli. M. DIAFOIRUS Et oui : rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être entre de meilleures mains. ARGAN Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf? M. DIAFOIRUS Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments par les nombres impairs. ARGAN Jusqu'au revoir, monsieur. SCÈNE X BÉLINE, ARGAN BÉLIKE Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

I20 MOLIERE ARGAN Un jeune homme avec ma fille? BÉUNB
Oui. Votre petite fille Louison était avec eux, qui pourra vous en dire des
nouvelles. ARGAN Envoyez -la ici, m'amour, envoyez-la ici . Ah !
l'effrontée ! (mui.) Je ne m'étonne plus de sa résistance. SCÈNE XI
ARGAN, LOUISON LOUISON Qu'est-ce que vous me voulez, mon papa ;
ma belle-maman m'a dit que vous me demandez. ARGAN Oui. Venez ça.
Avancez \k. Tournezvous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé? LOUISON
Qjioi, mon papa? ARGAN Là? Quoi? LOUISON

LE MALADE IMAGINAIRE I23 ARGAN N'avez- VOUS rien à me dire? LOUISON Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de Peau-d'Ane, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu. ARGAN Ce n'est pas là ce que je demande. LOUISON Quoi donc? ARGAN Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire ! LOUISON Pardonnez-moi, mon papa. ARGAN Est-ce là comme vous m'obéissez? LOUISON Quoi? ARGAN Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ? LOUISON Oui, mon papa.

124 MOLIERE ARGAN L'avez-vous fait? LOUISON Oui, mon
papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu. ARGAN Et n'avez- vous
rien vu aujourd'hui? LOUISON Non, mon papa. ARGAN Non? LOUISON
Non, mon papa. ARGAN Assurément ? LOUISON Assurément. ARGAN
Oh ! ç&,)e m'en vais vous faire voir quelque chose, moi. LOUISON,
TOTiDt nne potçaét da Tergw qa'Argu ■ été pnBdn. Ah 1 mon papa !
ARGAN Ah ! ah ! petite masque, vous ne me dites

LE MALADE IMAGINAIRE 12\$ pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur? LOUISON, pleurant. Mon papa! ARGAN, prenant Loutaon par le bras. Voici qui vous apprendra à mentir. LOUISON, se leUnt à genoux. Ah ! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout. ARGAN Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste. LOUISON Pardon, mon papa. .ARGAN Non, non. LOUISON Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet ! ARGAN Vous l'aurez.

126 MOLIÈRE LOUISON Au nom de Dieu, mon papa, que je ne
Taie pas! AKGAM, voulant U fouetter. Allons, allons. LOUISON Ah ! mon
papa, vous m'avez blessée. Attendez : je suis morte. (Elle coQtrafalt U
morte.) AJIGAN Holi! qu'est-ce U? Louison, Louison. Ah ! mon Dieu !
Louison ! Ah ! ma fille ! Ah ! malheureux ! ma pauvre fille est morte!
Q.u'ai-je fait, misérable? Ah! chiennes de verges! La peste soit des verges !
Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison. LOUISON La, la, mon
papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait. AKGAN Voyez-
vous la petite rusée! Oh! ci, ci, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu
que vous me disiez bien tout. LOUISON Oh ! oui, mon papa.

LE MALADE IMAGINAIRE IIj ARGAN Prenez-y bien garde, au moins; car voilà un petit doigt qui sait tout, et qui me dira si vous mentez. LOUISON Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit. ARGAN Non, non. LOUISON, après avoir regardé si personne n'écoute. C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais. ARGAN Eh bien? LOUISON Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter. ARGAN, à part. Hom ! hom ! voilà l'affaire, (à Louison) Eh bien? LOUISON Ma sœur est venue après. ARGAN Eh bien?

128 MOLIÈRE LOUISON Elle lui a dit : sortez, sortez, sortez.
Mon Dieu, sortez ; vous me mettez au désespoir. ARGAN Eh bien?
LOUISON Et lui ne voulait pas sortir ARGAN * Qu'est-ce qu'il lui disait ?
LOUISON Il lui disait je ne sais combien de choses. ARGAN Et quoi
encore? LOUISON Il lui disait tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle
était la plus belle du monde. ARGAN Et puis après ? LOUISON Et puis
après, il se mettait à genoux devant elle. ARGAN Et puis après ?

LE MALADE IMAGINAIRE I29 LOUISON Et puis après, il lui
baisait les mains. ARGAN Et puis après? LOUISON Et puis après ma belle-
maman est venue à la porte, et il s'est enfui. ARGAN Il n'y a point autre
chose? LOUISON Non, mon papa. ARGAN Voilà mon petit doigt pourtant
qui gronde quelque chose, (metunt son doigt A ton oreuia.) Attendez. Hé!
Ah! ah! Oui? Oh! oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que
vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit. LOUISON Ah ! mon papa,
votre petit doigt est un menteur. ARGAN Prenez garde. 17

130 MOLIERE LOUISON Non, mon papa, ne le croyez pas : il ment, je vous assure. ARGAN Oh! bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout, allez. (Mui.) Ah! il n'y a plus d'enfants! Ah ! que d'affaires ! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus. (Il M UliM tomber dam uae ctuiM > SCÈNE XII BÉRALDE, ARGAN BÉRALDB Kh bien, mon frère! qu'est-ce? G)mmcnt vous portez-vous? ARGAN Ah ! mon frère, fort mal. BÉRALDE Comment ! fort mal? ARGAN Oui. Je suis dans une faiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

LE MALADE IMAGINAIRE I31 BÉRALDE Voilà qui est fâcheux. ARGAN Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler. BÉRALDE J'étais venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique. ARGAN, parlant avec emportement, et se levant do Ba chaise. Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours. BÉRALDE Ah ! voilà qui est bien ! je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ! ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Égyptiens vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir ; et cela vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon. Allons.

132 MOLIERE Deuxième Intermède Le frere du malade
imaginaire lui amitié^ ^ pour le divertir, plusieurs Egyptiens et Égyptiennes,
vêtus en Mores qui font des danses entremêlées de chansons. PREMIÈRE
FEMME MORE "| Profitez du printemps De vos beaux ans. Aimable
jeunesse ; Profitez du printemps De vos beaux ans ; Donnez-vous à la
tendresse. Les plaisirs les plus charmants, Sans Tamoureuse flamme, Pour
contenter une âme N'ont point d'attraits assez puissants. Profitez du
printemps De vos beaux ans. Aimable jeunesse ; Profitez du printemps De
vos beaux ans ; Donnez-vous k la tendresse. % Ne perdez point ces
précieux moments. ^ La beauté passe. Le temps l'efface ;

LE MALADE IMAGINAIRE I35 L'âge de glace Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps. Profitez du printemps De vos
beaux ans, Aimable jeunesse ; Profitez du printemps De vos beaux ans ;
Donnez-vous à la tendresse. PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET 9 9 Danse
des Egyptiens et des Egyptiennes. SECONDE FEMME MORE Quand
d'aimer on vous presse, A quoi songez-vous? Nos cœurs, dans la jeunesse,
M'ont vers la tendresse Qu'un penchant trop doux. L'amour a, pour nous
prendre, De si doux attraits, Que, de soi, sans attendre, On voudrait se
rendre A ses premiers traits; Mais tout ce qu'on écoute Des vives douleurs
Ht des pleurs qu'il nous coûte Fait qu'on en redoute Toutes les douceurs.

134 MOLIÈRE TROISIÈME FEMME MOHE II est doux, à notre
âge, D'aimer tendrement Un amant Qjii s'engage : Mais s'il est volage,
Hélas ! quel tourment ! Q.UATRIÈME FEMME MORE L'amant qui se
dégage N'est pas le malheur ; La douleur Et la rage. C'est que le volage
Garde notre cœur. SECONDE FEMME MORE Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes coeurs? TROISIÈME FEMME MORE Faut- il nous en
défendre, Et fuir ses douceurs? at'ATRIEME FEMME MORE Devons-nous
nous y rendre, Malgré ses rigueurs? ENSEMBLE Oui, suivons ses ardeurs,
Ses transports, ses caprices, Ses douces langueurs :

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

LK MALADE IMAGINAIRE 13) S'il a quelques supplices, Il a
cent délices Qui charment les cœurs. DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET
Tous les Mores dunsent ensemble, et font sauter des stnaes nu' ils ont
amenés avec eux. Acte III SCENE PRExMIERE BÉRALDE, ARGAN,
TOINETTE BERALDE « Eh bien ! mon frère, qu'en dites-vous ? Cela ne
vaut-il pas bien une prise de casse ? TOINETTE Hom ! do bonne casse est
bonne.

136 MOLIERE BÉRALDE Oh ! ça, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble? ARCAN Un peu de patifcncce, mon firère : je vais revenir, TOIMETTB Tenez, monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton. ARGAN Tu as raison. SCÈNE II BÉRALDE, TOINETTE TOIHBTTB N*abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce. BÉRALDE J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite. TOIMETTE Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie ; et j'avais songé en moi-même que c'aurait été une bonne affaire de

LE MALADE IMAGINAIRE I37 pouvoir introduire ici un
médecin à notre poste, pour le dégoûter de son monsieur Purgon, et lui
décrier sa conduite. Mais comme nous n'avons personne en main pour cela,
j'ai résolu de jouer un tour de ma tête. BÉRALOE Comment? TOINETTE
C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage.
Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme. SCÈNE III
ARGAN, BÉRALDE BÉRALDE Vous voulez bien, mon frère, que je vous
demande, avant toutes choses, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre
conversation. ARGAN Voilà qui est fait. BÉRALDB De répondre, sans
nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire. iS

I3S MOLIÈRE ARCAN Oui. BÉRALDE Ht de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons â parler, avec un esprit détaché de toute passion. ARGAN Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule. BÉAALOK D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent? ARGAN D'où vient, mon frère. que je suis raaitrcdans ma famille, pour faire ce que bon me semble? BÉRALDf Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuse^. ARGAN Oh, ça ! nous y voici. Voilà d'abord la

LE MALADE IMAGINAIRE i;9 pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut. BÉRALDI Non, mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui- montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ? ARGAK Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut. BÉRALDE Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille; il se présente un parti plus sortable pour elle. ARGAN Oui ; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi. BÉRALDE Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il

litO MOLIERE être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

ARGAN Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi ; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin. BÉRALDE Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire.

ARGAN Pourquoi non ? BÉRALDE Est-il possible que vous serez toujours cmbèguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature? ARGAN Comment l'entendez-

vous, mon frère? BÉRALDE J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement

LE MALADE IMAGINAIRE I4I bien composé, cest qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre. ARGAX Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve ; et que monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi? BÉRALDE Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soins de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde. ARGAN Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine? BÉRALDE Non, mon frère; et je ne vois pas que pour son salut il soit nécessaire d'y croire. AKGAN Quoi! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée?

142 MOLIERE BERALDE Bien loin de la tenir véritable,)c la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes ; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre. ARGAN Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre? BÉRALOE Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte ; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose. ARGAN Les médecins ne savent donc rien, à votre compte? BÉRALDE Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser;

LE MALADE IMAGINAIRE I43 mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent pas du tout. ARGAN Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres. BÉRALDK Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne gxiérit pas de grand'chose : et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets. ARGAN Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins. BÉRALDE C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art. ARGAN ' Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

144 MOLIERE BERALDE C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent; et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime k les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera ; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même. ARGAN C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin venons

LE MALADE IMAGINAIRE I45 au fait. ^Q}ie faire donc quand on est malade? BÉRALDE Rien, mon frère. ARGAN Rien? BÉRALDE Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies. ARGAN Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses. BÉRALDE Mon Dieu ! mon frère, ce sont de pures idées dont nous aimons à nous repaître; et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire parce qu'elles nous flattent, et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous 19

146 MOLIERE parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; et il en est comme de CCS beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus. ARGAN C'est-i-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête ; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle. BÉRALDE Dans les discours et dans les choses, eu «•ont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

LE MALADE IMAGINAIRE I47 ARGAN Ouais! VOUS êtes un grand docteur, à ce que je vois; et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnements, et rabaisser votre caquet. BÉRALDE Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qui lui plait. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelque'une des comédies de Molière. ARGAN C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies ! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins ! BÉRALDE Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine. ARGAN C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ! Voilà un bon ni

148 MOLIERE gaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là ! BÉRALDE Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins. ARGAN Par la mort non de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impeninence ; et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement ; et je lui dirais : Crève, crève ; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté. BÉRALDE Vous voilà bien en colère contre lai. ARGAN Oui. C'est un malavisé; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

LE MALADE IMAGINAIRE IIX BÉRALDK Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours. ARGAN Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes. BÉRALDF. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal. ARGAN Les sottises raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet hommeLà davantage; car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal. BÉRALDE Je le veux bien, mon frère; et pour changer de discours, je vous dirai que sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent ; que pour le choix d'un gen

X;2 MOLIERE dre, il ne vous faut pas suivre aveuglément U
passion qui vous emporte; et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un
peu k l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là
dépend tout le bonheur d'un mariage. . SCÈNE IV M. FLEURANT, nu*
Mringue * u num ; ARGAN, BÉRALDE ARGAN Ah! mon frère, avec
votre permission. BÉRALDE Comment? Q^e voulez- vous faire? ARGAN
Prendre ce petit lavement-là : ce sera bientôt fait. BÉRALDE Vous vous
moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans
médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.
ARGAN Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

LH MALADE IMAGINAIRE I53 M. FLEURANT, A Mralde. De
quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et
d'empêcher monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant
d'avoir cette hardiesse-là ! BÉRALDE Allez, monsieur; on voit bien que
vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages. M. FLEURANT On ne
doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne
suis venu ici que sur une bonne ordonnance; et je vais dire à monsieur
Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma
fonction. Vous verrez, vous verrez... SCÈNE V ARGAN, BÉRALDE
ARGAN Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur. BÉRALDE
Le grand malheur de ne pas prendre un 20

I\$4 MOLIERE lavement que monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y a pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes? ARGAN Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine, quand on est en pleine santé. BÉRALDK Mais quel mal avez-vous ?" ARGAN Vons me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! voici monsieur Purgon. SCÈNE VI M. PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE M. PtRGON Je viens d'apprendre U-bas, à la porte,

LF. MALADB IMAGINAIRE 1\$; de jolies nouvelles; qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit. ARGAN Monsieur, ce n'est pas... M. PURGON Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin ! TOINETTE Cela est épouvantable. M. PURGON Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même. ARGAN Ce n'est pas moi... M. PURGON Inventé et formé dans toutes les règles de l'art. TOINETTE Il a tort. M. PURGON Et qui devait faire dans les entrailler, un effet merveilleux. ARGAN Mon frère...

156 MOLIÈRE M. PURGON Le renvoyer avec mépris !
ARGAN, montrant Bérald. C'est lui. M. PURGON C'est une action
exorbitante. TOINETTE Cela est vrai. M. PURGON Un attentat énorme
contre la médecine. ARGAN, montrant Bérald. Il est cause... M. PURGON
Un crime de lèse-faculté, qui ne se peut assez punir. TOINETTE Vous avez
raison. M. PURGON Je vous déclare que je romps commerce avec vous;
ARGAN C'est mon frère... M. PURGON Que je ne veux plus d'alliance
avec vous ;

LC MALADE IMAGINAIRE I\$7 TOINETTE. Vous ferez bien,
M. PURGON Et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation
que je faisais h mon neveu, en faveur du mariage. (U déchire la donaUon, et
en Jette les morceaux avec (ureur.) ARGAN C'est mon frère qui a fait tout
le mal. M. PURGON Mépriser mon clystère ! ARGAN Faites-le venir ; je
m'en vais le prendre. M. PURGON Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il
fût peu : TOINETTE Il ne le mérite pas. M. PURGON J'allais nettoyer
votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs. ARGAN Ah
I mon frère !

i;8 MOLIERE M. PURGON Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac. TOINETTE Il est indigne de vos soins. M. PURGON Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains, ARGAN Ce n'est pas ma faute. M. PURGON Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que Ton doit & son médecin, TOINETTE Cela crie vengeance. M. PL'RGON Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais, ARGAN Hé ! point du tout. M. PVRGON J'ai à vous dire que je vous abandonne \ votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, & la corruption de

LE MALADE IMAGINAIRE I59 votre sang, à l'âcreté de votre bile et à la féculence de vos humeurs ; TOINETTE C'est fort bien fait. ARGAN Mon Dieu ! M. PURGON Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable ; ARGAN Ah ! miséricorde ! M. PURGON Que vous tombiez dans la bradypepsie, ARGAN Monsieur Purgon ! M. PURGON De la bradypepsie dans la dyspepsie, ARGAN Monsieur Purgon ! M. PURGON De la dyspepsie dans l'aepsie, ARGAN Monsieur Purgon ! M. PURGON De l'aepsie dans la licntricie.

160 MOLIÈRE ARGAN Monsieur Purgon ! M. PURGON De la
lienterie dans la dysenterie, ARGAN Monsieur Purgon ! M. PURGON De
la dysenterie dans Thydropisie, ARGAK Monsieur Purgon ! M. PURGON
Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre
folie. SCÈNE VII ARGAN, BÉRALDE ARGAN Ah ! mon Dieu ! je suis
mort. Mon frère, vous m'avez perdu. BÉRALDE duoi ! qu'y a-t-il ?
ARGAN Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

LE MALADE IMAGINAIRE 161 BÉRALDE Ma foi, mon frère, vous ôtes fou ; et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vit faire ce que vous faites. Tâchez-vous un peu, je vous prie ; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination. ARGAN Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé. BÉRALDE Le simple homme que vous êtes ! ARGAN Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours. BÉRALDE Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? Il me semble, à vous entendre, que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que d'autorité suprême il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plait. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si 21

162 MOLIERE VOUS voulez, à vous défaire des médecins ; ou si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque. ARGAK Ah ! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner, BÉRALDE Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux. SCÈNE VIII ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE TOINETTE, à Argan. Monsieur, voilà un médecin qui dcmandc à vous voir. ARGAN Et quel médecin? TOINETTt Un médecin de la médecine. ARGAK Je te demande qui il cm. TOINLTTI Je ne le connais pas, maiii il me ressemble

LF. MALADE IMAGINAIRE 163 comme deux gouttes d'eau ; et si je n'étais sûre que ma mère était honnête femme, je dirais que ce serait quelque petit frère qu'elle m'aurait donné depuis le trépas de mon père. ARGAN Fais-le venir. SCÈNE IX ARGAN , BÉRALDE BÉRALDE. Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente. ARGAN J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur. BÉRALDE Encore! vous en revenez toujours là. ARGAN Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connais point, ces... SCÈNE X ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE, on médecin. TOINETTE Monsieur, agréez que je vienne vous

164 MOLIÈRE rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin. ARGAX Monsieur, je vous suis fort obligé. <à Béraide.) Par ma foi, voilà Toinette ellemême. TOINETTE Monsieur, je vous prie de m'excuser : j'ai oublié de donner une commission k mon valet ; je reviens tout à l'heure. SCÈNE XI ARGAN, BÉRALDE ARGAX Eh! ne diricz-vous pas que c'est effectivement Toinette? BÉRALDF. Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande : mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses ; et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature. ARGAX Pour moi, j'en suis surpris; et...

LE MALADE IMAGINAIRE 1^é) SCÈNE XII ARGAN,
BÉRALDE, TOINETTE TOINETTE Qui voulez-vous, monsieur? ARGAN
Comment? TOINETTE Ne m'avez-vous pas appelée? ARGAN Moi? non.
TOINETTE Il faut donc que les oreilles m'aient corné. ARGAN Demeure
un peu ici, pour voir comme ce médecin te ressemble. TOINETTE Oui,
vraiment ! J'ai affaire là-bas; et je l'ai assez vu. SCÈNE XIII ARGAN,
BÉRALDE ARGAN Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est
qu'un.

166 MOLIÈRE BÉRALDE J'ai lu des choses surprenantes de ces
sortes de ressemblances ; et nous en avons vu, de notre temps, où tout le
monde s'est trompé. ARGAN Pour moi, j'aurais été trompé h celle-li ; et
j'aurais juré que c'est la même personne. SCÈNE XIV ARGAN,
BÉRALDE; TOINETTE, on médecin. TOINETTE Monsieur, je vous
demande pardon de tout mon cœur. ARGAN, bu, A IMr»i4<». Cela est
admirable. TOINETTE Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plait, la
curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes ; et votre
réputation qui s'étend partout peut excu5»cr la liberté que j'ai prise.
ARGAN Monsieur, je suis votre ser\itcur,

LE MALADE IMAGINAIRE 16j TOINETTE Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie?

ARGAN Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans. TOINETTE Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! J'en ai quatrevingt-dix. ARGAN Quatre-vingt dix ! TOINETTE Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux. ARGAN Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans ! TOINETTE Je suis médecin passager qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de ra'occuper. capables d'exercer les grands et beaux se

168 MOLIERE crets que j'ai trouves dans la médecine. je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine ; c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service. ARGAN Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi. TOINETTE, Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez ! Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

LE MALADE IMAGINAIRE 169 ARGAN Monsieur Purgon.

TOINETTE Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ? ARGAK Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate. TOINETTE Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade. ARGAN Du poumon? TOINETTE Oui. Que sentez-vous? ARGAN Je sens de temps en temps des douleurs de tête. TOINETTK Justement, le poumon. ARGAN Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux. 22

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

170 MOLIERE TOINETTK Le poumon. ARGAN J'ai quelquefois des maux de cœur. TOINETTE Le poumon. ARGAN Je sens parfois des lassitudes par tous les membres. TOINETTK Le poumon. ARGAN Ht quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques. TOINETTE Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ? ARGAN Oui, monsieur. TOINETTE Le poumon. Vous aimez h boire un peu de vin ? ARGAN Oui, monsieur.

LE MALADE IMAGINAIRE 171 TOINETTE Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir? ARGAN Oui, monsieur. TOINETTE Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture? ARGAN Il m'ordonne du potage, TOINETTE Ignorant ! ARGAN De la volaille, TOINETTE Ignorant ! ARGAN Du veau, TOINETTE Ignorant ! ARGAN Des bouillons, TOINETTE Ignorant !

172 MOLIERE ARGAN Des œufs frais, TOINETTE Ignorant !
ARGAX Et le soir, des petits pruneaux pour lAcher le ventre. TOIKETTE
Ignorant ! ARGAN Et surtout de boire mon vin fort trempé. TOINETTE
Igtioranius, ignoranfa, ignoranium. Il faut boire votre vin pur; et pour
épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros boeuf, de
bon gros porc, de bon fron:age de Hollande ; du gruau et du riz, et des
marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une
bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je viendrai vous voir de
temps en temps, tandis que je serai en cette ville. ARGAN Vous m'obligerez
beaucoup. TOINETTE Que diantre faites-vous de ce bras-lA ?

LE MALADE IMAGINAIRE 173 ARGAN Comment !

TOINETTE Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous. ARGAN Et pourquoi? TOINETTE Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côte-là de profiter?

ARGAN Oui; mais j'ai besoin de mon bras. TOINETTE Vous avez là aussi un oeil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place. ARGAN Crever un œil? TOINETTE Ne voyez- vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture? Croyezmoi, faites-vous-le crever au plus tôt : vous en verrez plus clair de l'œil gauche. ARGAN Cela n'est pas pressé.

174 MOLIÈRE TOINETTE Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier. ARGAN Pour un homme qui mourut hier? TODIETTE Oui : pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir. ARGAN Vous savez que les malades ne reconduisent point. SCÈNE XV ARGAN, BÉRALDE BÉRALDE Voilà un médecin, vraiment qui paraît fort habile ! ARGAN Oui ; mais il va un peu bien vite. BÉRALDE Tous les grands médecins sont comme cela.

LE MALADE IMAGINAIRE 175 ARGAN Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot ! SCÈNE XVI ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE TOINETTE, leffnant de parler à quelqu'un. Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire. ARGAN Qji'est-ce que c'est? TOINETTi: Votre médecin, ma foi, qui me voulait tâter le pouls. ARGAN Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingtdix ans ! nÉRALDE Oh! ça, mon frère, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce?

176 MOLIÈRE ARGAN Non, mon frère : je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que j'aie découverte. BÉRALDE Eh bien ! mon frère, quand il y aurait quelque petite inclination, cela serait-il si criminel? Et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage? ARGAN Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse ; c'est une chose résolue. BÉRALDE-: Vous voulez faire plaisir à quelqu'un. ARGAK Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur. BkRALDE Eh bien ! oui ,mon frère : puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis» souffrir

LE MALADE IMAGINAIRE I77 l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend. TOINETTE Ah ! monsieur, ne parlez point de madame ; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime monsieur, qui l'aime... On ne peut pas dire cela. ARGAN Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait ; TOINETTE Cela est vrai. ARGAN L'inquiétude que lui donne ma maladie ; TOINETTE Assurément. ARGAN Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi. TOINETTE Il est certain. (* wrawe.) Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme madame aime monsieur? (à Argan.) Monsieur, souffrez que je lui montre son ,bec-jaune, et le tire d'erreur. 23

178 MOLIÈRE ARGAM Comment ? TOINETTE Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle. ARGAN Je le veux bien.) TOINETTE Oui ; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir ; car elle en pourrait bien mourir. ARGAN Laisse-moi faire. TOINETTE, à BARATHE. Cachez-vous, vous, dans ce coin-là. SCÈNE XVII ARGAN, TOINETTE ARGAN N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ? (toi NETTE Non, non. Quel danger y aurait-il?

LE MALADE IMAGINAIRE 179 Étendez-vous là seulement,
(bas.) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici n»dame. Tenez-vous
bien. SCÈNE XVIII BÉLINE, ARGAN, étendu dans «a cUalse.
TOINETTE TOINETTE, Wgnant de ne pas voir Béllne. Ah! mon Dieu! Ah!
malheur! Quel étrange accident ! BÉLINE Qu'est-ce, Toinette? TOINETTE
Ah ! madame ! BÉLINE Qu'y a-t-il? rOINETTE Votre mari est mort.
BÉLINE Mon mari est mort? TOINETTE Hélas ! oui ! Le pauvre défunt est
trépassé. BÉUNB Assurément ?

180 MOLIÈRE TOINETTE Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là; et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise. BÉLINE Le ciel en soit loué ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort ! TOINETTE Je pensais, madame, qu'il fallût pleurer. BÉLINE Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi servait-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatigant !^ans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets. TOINETTE Voilà une belle oraison funèbre!

LE MALADE IMAGINAIRE 181 BÉUNE Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein ; et tu peux croire qu'en me servant, ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette; prenons auparavant toutes ses clefs. ARGAN, M lovant brusquement. Doucement ! Ahi BELINE I ARGAN Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez. TOINETTE Ah ! ah ! le défunt n'est pas mort ! ARGAN, i Béllne. qui sort. Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis

182 MOT.IKRE au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses. SCENE XIX BÉRALDE; sorunlda l'endroit où il d'Uit caché. ARGAN, TOINETTE BÉRALDE Eh bien ! mon frère, vous le voyez. TOINETTE Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille. Remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous. (Béralde va se cacher.) SCÈNE XX ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE TOINETTE, feignant de ne pas voir Angélique. O ciel ! ah ! fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

LE MALADE IMAGINAIRE 183 ANGÉLIQ.UE Qii'as-tu,
Toinette? et de quoi pleurestu? TOINETTE Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à
vous donner. ANGÉLIQ.UE Eh ! quoi ? TOINETTE Votre père est mort.
ANGÉLIaVE Mon père est mort, Toinette? TOINETTE Oui. Vous le voyez
là, il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris. ANGÉuauE
O ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hclas ! faut-il que je
perde mon père, la seule chose qui me restait au monde ; et qu'encore, par
un surcroît de desespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre
moi ! Que deviendrai-je, malheureuse? et quelle consolation trouver après
une si grande perte?

184 MOLIÈRE ^ SCENE XXI ARGAN, ANGÉLIQUE,
CLÉANTE, TOINETTE CLÉANTE Qu'avez-vous donc, belle Angélique?
et quel malheur pleurez- vous? ANGÉLIQUE Hélas ! je pleure tout ce que
dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux ; je pleure la
mort de mon père. CLÉANTE O ciel ! quel accident ! quel coup inopiné !
Hélas ! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour
moi, je venais me présenter h. lui, et tâcher, par mes respects et par mes
prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux. ANGÉLIQUE Ah
! Cléante, ne parlons plus de rien ; laissons-là toutes les pensées du mariage.
Après la perte de mon père je ne veux plus être du monde, et j'y renonce
pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux
suivre du moins une de

LE MALADE IMAGINAIRE 187 VOS intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. (M leunt A a«s aoaouz.) Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment. ARGAN, ombraMant Anaéllquo. Ah! ma fille! ANGÉLiaUE Ahi! ARGAN Viens. N'aie point de peur; je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel. SCÈNE XXII ARGAN, BERALDE^ ANGELIQUE, CLÉANTE, TOINETTE ANGÉUaUE Ah ! quelle surprise agréable ! Mon père, puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur ; si vous me

188 MOLIÈRE refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande. CLÉANTE, M Jetant aux genoux d'Argan. Eh ! monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes; et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination. BÉRALDE Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ? TOINETTE Monsieur, serez-vous insensible & tant d'amour? ARGAN Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage, («oéanta.) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille. CLÉANTE Très-volontiers, monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire, même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique. BÉRALDE Mais, mon frère, il me vient une pen

LE MALADE IMAGINAIRE 189 sée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut. TOINETTE Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin. ARGAN Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier? BÉRALDE Bon, étudier! Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous. ARGAN Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire. BÉRALDE En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela ; et vous serez après plus habile que vous ne voudrez. ARGAN Qyioi ! l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

I90 MOLII£RF BÉRALDE Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, ^tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison. TOIMETTE Tenez, monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup ; et la barbe fait plus que la moitié d'un mcdccin. CLÉANTE En tout cas, je suis prêt à tout. BÉRALDE, AArgu. Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ? ARGAX Comment, tout à l'heure? BÉRALDE Oui, et dans votre maison. ARGAN Dans ma maison ! BÉRALDE Oui. Je connais une faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

LE MALADE IMAGINAIRE 101 ARGAN Mais moi, que dire? que répondre? BÉRALDE On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en mettre en habit décent. Je vais les envoyer quérir. ARGAN Allons, voyons cela. SCÈNE XXIII BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE CLÉANTE Qjxe voulez-vous dire? et qu'entendezvous avec cette faculté de vos amies? TOINETTE Quel est donc votre dessein ? BERALDE De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

192 MOLIERE ANGÉLIQUE Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père. • BÉRALDE Mais, ma nièce, ce n'est pas tant ic jouer, que s'accommoder & ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses. CLÉANTE, à Angélique. Y consentez-vous? ANGÉLIQUE Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Troisième Intermède C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin en récit, chant, et danse. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi toute l'assemblée, composée de huit

LE MALADE IMAGINAIRE I93 porte-seringues, six
apothicaires, vingt-deux docteurs, et celui qui se fait recevoir médecin, huit
chirurgiens dansants, et deux chantants, entrent et prennent place, chacun
selon son rang. PREMIERE ENTREE DE BALLET PRISES Savantissimi
doctores, Medicinse professores, Qui hic assemblati estis : Et vos altri
messiores, Sententiarum facultatis Fidèles executores, Chirurgiani et
apothicari, Atque tota compania aussi, Salus, honor et argentum, Atque
bonum appetitum. Non possum, docti confreri, En moi satis admirari Qualis
bona inventio Est medici professio ; Quàm bella chosa est et benè trovata,
Medicina illa benedicta, Qus, suo nomine solo, Surprenanti miraculo, 2>

194 MOLIERE Depuis si longo tempore, Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genre. Per totam terram videmus Grandam vogam ubi
sumus; Et quod grandes et petiti Sunt de nobis infatuti. Totus mundus,
currens ad nostrum remeNos regardât sicut deos; [dios, Et nostris
ordonnancits Principes et reges soumises videtis. Doncque il est nostrx
sapientisc, Boni sensûs atque prudentix, De fortement travailler A nos benè
conservare In tali crédite, vogâ et honore ; Et prendre gardam à non
recevere. In nostro docto corpore, Quim personas capabiles, Ht tous dignas
rempli re Has plaças honorabiles. C'est pour cela que nunc convocati estis ;
Et credo quod trovabitis Dignam materiam medici In savanti homine que
voici ;

LE MALADE IMAGIKAIRE 195 Lequel, in choisis omnibus.
Dono ad interrogandum. Et à fond examinandum Vestris capacitatibus.
PRIMUS DOCTOR Si mihi licentiam dat dominas pra:scs, Et tanti docti
doctores, Et assistantes illustres, Très savanti bacheliero, Q}iem estimo et
honore, Domandabo causam et rationeni quarc Opium facit dorniire.
BACHELIERUS Mihi à docto doctore Domandatur causam et rationeni
quarc Opium facit dormire. A quoi respondeo, Quia est in eo Virtus
dormitiva, Cujus est natura Sensus assoupire. CHORUS Benè, benè, benè,
benè respondere. Dignus, dignus est intrare In nostro docto corpore. Benè,
benè respondere. \

196 MOLIÈRE SECVNDUS DOCTOR Cum permissione domini
praesidis, Doctissimae facultatis. Et totius his nostris actis Companiae
assistantis, Domandabo tibi, docte bachelière, Quid sunt remédia Quae in
maladia Dite hydropisia Convenit facere. BACHELIERUS Clysterium
donare, Postea seignare, Ensuite purgare. CHORUS Benè, benè, benè, benè
responderc. Dignus, dignus est intrare In nostro docte corpore. TERTIUS
DOCTOR Si bonum semblatur domino praesidi, Doctissimae facultati, Et
companiae praesenti, Domandabo tibi, docte bachelière, Qua: remédia
eticis, Pulmonicis atque asmaticis Trovas k propos facere ?

t I.F. MALADE IMAGINAIRE I99 IIACHELIERUS Clysterium donare, Postea seignare, Knsuita purgare. CHORUS Benè, benè, benè, benè respondere. Dignus, dignus est intrare In nostro docto corpore. aUARTUS DOCTOR Super illas raaladias, Doctus bachelierus dixit maravillas ; Mais, si non ennuyo dominum praesideni, Doctissiraan facultatem, Et totam honorabilem Companiam ecoutantem ; Faciam illi unam questionem. Dès hiero maladus unus Tombavit in meas manus ; Habet grandam fievram cum redoubларandara dolorem capitis, [mentis, Et grandum malum au côté, Cum grandâ difficultate Et penâ à respirare. Veillas mihi dire, Docte bachelière, Quid illi facere. ■

300 MOLIERE BACHELIEKUS Clysteriun donare, Postea
seignare, Ensuita purgare. OyiNTUS DOCTOR Mais si maladia Opiniatria
Non vult se garirc, Quid ilU facere ? BACHEUERUS Clysterium donare,
Postea seignare, Ensuita purgarv. Keseignare, repurgare et reclysterisare.
CHORUS Bené, benè, benè, benè responderc. Dignus, dignus est intrare In
nostro docto corporc. PRISES Juras gardare statuta Fer facultatem
praescripta. Cum sensu et jugeamento ? BACUELIERUS uro.

LK MALADE IMAGINAIRE 20I PRISES Essere in omnibus
Consultationibus Ancieni aviso, Aut bono, Aut mauvaise ? BACHELIERUS
Jure. PRISES De non jamais te servir De remediis aucunis, Quàm de ceux
seulement doctœ facultatis, Maladus dût-il crevare Et mori de suo malo ?
BACHELIERUS Juro. PRiESES Ego, cum isto boneto Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo Virtutem et puissanciam Medicandi, Purgandi,
Seignandi, Perçandi, Taillandi^ 26

202 UOLIBRE Coupandi. Et occidendi Impunè per totam terram.
DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET Tous les chirurgiens et apothicaires
viennent lui faire la révérence en cadence. BACHEUERUS Grandes
doctores doctrine, De la rhubarbe et du séné, Ce serait sans doute & moi
chosa foUa, Inepta et ridicula, Si j'alloibam ni'engageare Vobis louangeas
donare, Et entreprendoibam adjoutare Des lumieras au soleillo. Et des étoiles
au cielo, Des ondas à Toceano, Et des rosas au printano. Agreate qu'avec
uno moto Pro toto remerciroento Rendam gratiam corpori tam docto. Vobis,
vobis debeo Bien plus qu'à nature et qu'à patrie meo. Natura et pater meus
Hominem me habent factum ; Mais vous me, ce qui est bien plus, Avez
factum medicum :

LE MALADE IMAGINAIRE 203 Honor, favor et gratia, Qui, in
hoc corde que voilà, Imprimant ressentimenta Qui dureront in secula.

CHORUS Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat, Novus doctor, qui tam
benè parlât ! Mille, mille annis, et manget et bibat, Et seignet et tuât !

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET Tous les chirurgiens et les
apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements
des mains et des mortiers d'apothicaires. CHIRURGUS Puisse-t-il voir
doctas Suas ordonnancias, Ommium chirurgorum, Et apothicarum Remplire
boutiquas ! CHORUS Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat, Novus
doctor, qui tam benè parlât ! Mille, mille annis, et manget et bibat, Et
seignet et tuât !

204 MOLIERE CHIRURCUS Puissent toti anni Lui essere boni
Et favorabiles, Et n'habere jamais Quàm pestas, verolas, Fievras pleuresias,
Fluxus de sang et dysenterias ! CHORUS Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois
vivat, Novus doctor, qui tam béni parlât ! Mille, mille annis, et manget et
bibat. Et seignet et tuât I QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET Les
médecins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, selon leur rang, en
cérémonie, comme ils sont entrés. * U.f

Poésies Diverses }

Lettre d'Envoi DU SONNET SUIVANT « Vous voyez bien, monsieur, que je « m'écarte fort du chemin qu'on suit d'or« dinaire en pareille rencontre, et que le « sonnet que je vous envoie n'est rien « moins qu'une consolation. Mais j'ai cru « qu'il fallait en user de la sorte avec vous, « et que c'est consoler un philosophe que « de lui justifier ses larmes, et de mettre K sa douleur en liberté. Si je n'ai pas trouvé « d'assez fortes raisons pour affranchir voit tre tendresse des sévères leçons de la « philosophie, et pour vous obliger à pleu« rer sans contrainte, il en faut accuser le « peu d'éloquence d'un homme qui ne sau« rait persuader ce qu'il sait si bien faire. » Molière. »

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 6.04% accurate

Sonr LAMOTHE LE VAÏER r d^un ml KC voir mourir ce iju 0 !t
biibiiE lui ycui de l'univers, .liic plus que venu suptSme,

The text on this page is estimated to be only 4.33% accurate

La Gloire Du Val-de-Grâce K superbe, clevis dans la hîu iTii Piris !
• mignifique iue, Il d'obju» icmts de muni p

212 MOLIERE Fais briller à jamais dans ta noble richesse La
splendeur du saint vœu d'une grande princesse, Et porte un témoignage à la
postérité De sa magnificence et de sa piété ; G}n serve à nos neveux une
montre fidèle Des exquisés beautés que tu tiens de son zèle : Mais défends
bien surtout de l'injure des ans Le chef-d'oeuvre fameux de ses riches
présents, Cet éclatant morceau de savante peinture, Dont elle a couronné ta
noble architecture : , C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris. Et
ton marbre et ton or ne sont point de ce prix. Toi qui dans cette coupe, à ton
vaste génie Comme un ample théâtre heureusement fournie, Es venu
déployer les précieux trésors Qpe le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords.
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées Les charmantes beautés
de tes nobles pensées. Et dans quel fond tu prends cette variété Dont l'esprit
est surpris et l'oeil est enchanté : Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes
veilles, De tes expressions enfante les merveilles ; Quels charmes ton
pinceau répand dans tous ses traits Quelle force il y mêle à ses plus doux
attraits. Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portc^ Qui sait faire
i. nos yeux vivre des choses mortes. Et d'un peu de mélange et de bruns et
de clairs. Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs? Tu te tais, et
prétends que ce sont des matières Dont tu dois nous cacher les savantes
lumières. Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus.

POÉSIES 213 Te coûtent un peu trop pour être répandus ; Mais ton pinceau s'explique, et trahit ton silence ; Malgré toi de ton art il nous fait confidence ; Et dans ses beaux efforts à nos yeux étalés, Les mystères profonds nous en sont révélés. Une pleine lumière ici nous est offerte ; Et ce dôme pompeux est une école ouverte, Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix, Dicte de ton grand art les souveraines lois. Il nous dit fortement les trois nobles parties Qui rendent d'un tableau les beautés assorties, Et dont, en s'unissant, les talents relevés Donnent à l'univers les peintres achevés. Mais des trois, comme reine, il nous expose celle Que ne peut nous donner le travail ni le zèle ; Et qui, comme un présent de la faveur des cieux, Est du nom de divine appelée en tous lieux ; Elle, dont l'essor monte au dessus du tonnerre, Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre. Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix. Et des deux autres mène et régit les emplois. Il nous enseigne à prendre une digne matière. Qui donne au feu du peintre une vaste carrière. Et puisse recevoir tous les grands ornements Qu'enfante un beau génie en ses accouchements, Et dont U poésie et sa soeur la peinture, Parant l'instruction de leur docte imposture, Composent avec art ses attrait, ses douceurs, Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs : Et par qui de tout temps ces deux sœurs si pareilles Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles.

214 MOLIERE Mais il nous dit de fuir un discord apparent Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on prend ; Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes, Le ciel contre nos pieds, et Tenfer sur nos têtes. Il nous apprend à faire, avec détachement, De groupes contrastes un noble agencement, " Qui du champ du tableau fasse un juste partage, En conservant les bords un peu légers d'ouvrage. N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux Qui rompe ce repos, si fort ami des yeux; ^ Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble. Et forme un doux concert, fasse un beau tout ensemble. Où rien ne soit k l'œil mendie, ni redit, Tout s'y voyant tiré d'un vaste fond d'esprit, Assaisonné du sel de nos grâces antiques. Et non du fade goût des ornements gothiques. Ces monstres odieux des siècles ignorants, Que de la barbarie ont produit les torrents, Quand leur cours, inondant presque toute la terre. Fit à la politesse une mortelle guerre. Et de la grande Rome abattant les remparts. Vint avec son empire étouffer les beaux-arts. Il nous montre à poser avec noblesse et grâce La première 6gure à la plus belle place, , Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur; Prenant un soin exact que, dans tout son ouvrage. Elle joue aux regards le plus beau personnage; ' Et que par aucun rôle au spectacle placé. Le héros du tableau ne se voie effacé. Il nous enseigne à fuir les ornements débiles '

POÉSIES 215 Des épisodes froids et qui sont inutiles, A donner
au sujet toute sa vérité, A lui garder partout pleine fidélité, Et ne se point
porter à prendre de licence, A moins qu'à des beautés elle donne naissance.
Il nous dicte amplement les leçons du dessin Dans la manière grecque et
dans le goût romain ; Le grand choix du beau vrai, de la belle nature. Sur
les restes exquis de l'antique sculpture. Qui, prenant d'un sujet la brillante
beauté. En savait séparer la faible vérité, Et, formant de plusieurs une
beauté parfaite. Nous corrige par l'art la nature qu'on traite. Il nous explique
à fond, dans ses instructions. L'union de la grâce et des proportions; Les
figures partout doctement dégradées. Et leurs extrémités soigneusement
gardées ; Les contrastes savants des membres agroupés, Grands, nobles,
étendus et bien développés. Balancés sur leur centre en beautés d'attitude.
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude, Et n'offrant point aux yeux
des galimatia.« Où la tête n'est point de la jambe ou du bras ; Leur juste
attachement aux lieux qui les font naître, Et les muscles touchés autant
qu'ils doivent l'être ; La beauté des contours observés avec soin ; Point
durement traités, amples, tirés de loin , Inégaux, ondoyants, et tenant de la
flamme. Afin de conserver plus d'action et d'âme ; Les nobles airs de tête
amplement variés. Et tous au caractère avec choix mariés;

216 MOLIÈRE Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine
largesse. D'une féconde idée étale la richesse. Faisant briller partout de la
diversité, Ht ne tombant jamais dans un air répété : Mais un peintre
commun trouve une peine extrême A sortir dans ces airs de l'amour de soi-
même : ' De redites sans nombre il fatigue les yeux, Et plein de son image,
il se peint en tous lieux. Il nous enseigne aussi les belles draperies. De
grands plis bien jetés suffisamment nourries, » Dont l'ornement aux yeux
doit conserver le nu. Mais qui pour le marquer soit un peu retenu ; Qui ne
s'y colle point, mais en suive la grâce. Et sans la serrer trop, la caresse et
l'embrasse. Il nous montre à quel air, dans quelles actions, Se distinguent à
l'œil toutes les passions, Les mouvements du cœur, peints d'une adresse
extrême, Par des gestes puisés dans la passion même, Bien marqués pour
parler, appuyés, forts et nets, Imitant en vigueur les gestes des muets, Qui
veulent réparer la voix que la nature Leur a voulu nier, ainsi qu'à la
peinture. Il nous étale enfin les mystères exquis De la belle partie où
triompha Zeuxis, Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle, Le fit aller de
pair avec le grand Apelle : L'union, les concerts et les tons des couleurs.
Contrastes, amitiés, ruptures et valeurs, Qui font les grands effets, les fortes
impostures, L'achèvement de l'art et l'âme des figures. Il nous dit clairement
dans quel choix le plus beau

POÉSIES 217 L On peut prendre le jour et le champ du tableau.
Les distributions et d'ombre et de lumière Sur chacun des objets et sur la
masse entière ; Leur dégradation dans l'espace de l'air, j Par les tons
différents de l'obscur et du clair; ' Et quelle force il faut aux objets mis en
place Que l'approche distingue et le lointain efface; Les gracieux repos que
par des soins communs Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux
bruns. Avec quel agrément d'insensible passage Doivent ces opposés entrer
en assemblage, Par quelle douce chute ils doivent y tomber, Et dans un
milieu tendre aux yeux se dérober ; Ces fonds officieux qu'avec art on se
donne, Qiii reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne, Par quels coups du
pinceau, formant de la rondeur. Le peintre donne au plat le relief du
sculpteur : Quel adoucissement des teintes de lumière Fait perdre ce qui
tourne, et le chasse derrière, Et comme avec un champ fuyant, vague et
léger, La fierté de l'obscur, sur la douceur du clair Triomphant de la toile, en
tire avec puissance Les figures que veut garder sa résistance, Et malgré tout
l'effort qu'elle oppose à ses coups. Les détache du fond, et les amène à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage : Mais, illustre Mignard, n'en
prends aucun ombrage, Ne crains pas que ton art, par ta main découvert, A
marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert. Et que de ses leçons les grands
et beaux oracles Elèvent d'autres mains à tes doctes miracles ; 28

218 MOLIÈRE Il y faut des talents que ton mérite joint, Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point. On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donij; Trois choses dont les dons brillent dans ta personne. Les passions, la grâce, et les tons de couleur Qui des riches tableaux font l'exquise valeur ; *^ Ce sont présents du ciel, qu'on voit peu qu'il assemble Ht les siècles ont peine à les trouver ensemble. C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés De ton noble travail n'atteindront les beautés ; ^a Malgré tous les pinceaux que ta gloire réveille. Il sera de nos jours la fameuse merveille, ' Et des bouts de la terre en ces superbes lieux Attirera les pas des savants curieux. O vous, dignes objets de la noble tendresse Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse. Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu, Le zèle magnifique a consacré ce lieu, Purs esprits, où du ciel sont lus grâces infuses, Beaux temples des vertus, admirables recluses. Qui dans votre retraite, avec tant de ferveur, Mêlez parfaitement la retraite du cœur. Et par un choix pieux hors du monde placées. Ne détachez vers lui nulle de vos pensées, • Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux, D'y nourrir par vos yeux les précieuses flammes Dont si fidèlement brûlent vos belles âmes, * D'y sentir redoubler l'ardeur de vos désirs, D'y donner à toute heure un encens de soupirs. Ht d'embrasser du cœur une image si belle

POESIES 319 Des célestes beautés de la gloire éternelle, Beautés
qui dans leurs fers tiennent vos libertés Et vous font mépriser toutes autres
beautés ! Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde Docte et fameuse école
en rareté féconde, Où les arts déterrés ont, par un digne effort. Réparé les
dégâts des barbares du Nord; Source des beaux débris des siècles
mémorables, O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables De nous
avoir rendu, façonné de ta main, Ce grand homme, chez toi devenu tout
Romain. Dont le pinceau célèbre, avec magnificence, De ces riches travaux
vient parer notre France, Et dans un noble lustre y produire à nos yeux Cette
belle peinture inconnue en ces lieux : La fresque, dont la grâce, à l'autre
préférée, Se conserve un éclat d'éternelle durée, Mais dont la promptitude et
les brusques fiertés Veulent un grand génie à toucher ses beautés! De l'autre,
qu'on connaît, la traîtable méthode Aux faiblesses d'un peintre aisément
s'accommode : La paresse de l'huile, allant avec lenteur, Du plus tardif
génie attend la pesanteur; Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne, Les
faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ; Et sur cette peinture on
peut, pour faire mieux, Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage Aux peintres chancelants est un
grand avantage ; Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend, On le
peut faire en trente, on le peut faire en cent.

220 MOLIERE Mais la fresque est pressante, et veut, sans complaisance, Qu'un peintre s'accommode à son impatience, La traite à sa manière, et d'un travail soudain. Saisisse le moment qu'elle donne à sa main. La sévère rif^eur de ce moment qui passe Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ; " Avec elle il n'est point de retour à tenter. Et tout au premier coup se doit exécuter. Elle veut un esprit où se rencontre unie La pleine connaissance avec le grand génie, Secouru d'une main propre à le seconder, Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander, i Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide Et dont comme un éclair la justesse rapide Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés, De ses expressions les touchantes beautés. C'est par là que la fresque, éclatante de gloire, Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire, Et que tous les savants, en juges délicats, Donnent la préférence à ses mâles appas. Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange ; . \ Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange, Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux. ^ Nous la voyons ici doctement revêtue De tous les grands attrait qui surprennent la vue. Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ; Et la belle inconnue a frappé tous les yeux. * Elle a non seulement, par ses grâces fertiles, Charmé du grand Paris les connaisseurs habiles. Et touché de la cour le beau monde savant ;

The text on this page is estimated to be only 6.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 9.40% accurate

! donc. en. r

POÉSIES 223 * Ses miracles encore ont passé plus avant, Et de nos courtisans les plus légers d'étude Elle a pour quelque temps ôté l'inquiétude, Arrêté leur esprit, attaché leurs regards. Et fait descendre en eux quelque goût des beaux-arts. Mais ce qui plus que tout élève son mérite, C'est de l'auguste roi l'éclatante visite : Ce monarque, dont Time aux grandes qualités Joint un goût délicat des savantes beautés. Qui, séparant le bon d'avec son apparence, Décide sans erreur, et loue avec prudence ; LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain Ne dit rien au hasard, et voit tout d'un œil sain, A versé de sa bouche, à ces grâces brillantes. De deux précieux mots les douceurs chatouillantes ; Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux. Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître, A senti même charme, et nous le fait paraître. Ce vigoureux génie au travail si constant, Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend, Qui du choix souverain tient, par son haut mérite. Du commerce et des arts la suprême conduite, A d'une noble idée enfanté le dessein Qu'il confie aux talents de cette docte main, Et dont il veut par elle attacher la richesse Aux sacrés murs du temple où son cœur s'intéresse. La voilà, cette main qui se met en chaleur. Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur, Empâte, adoucit, touche, et ne fait nulle pause : Voilà qu'elle a fini j l'ouvrage aux yeux s'expose ;

The text on this page is estimated to be only 11.89% accurate

el la donne, 3 hnl tn pr Pn fiiii 1 A Icun ré: Et ce d'«1 L'étude «

The text on this page is estimated to be only 5.27% accurate

I E.]« «tnpl isd f^u on>nd m loul un Ihntnnn uilK, les» ni de leur
u Pour iller h.qu jou ft-igu r ion porti Ni pinoul, prtl ew UHidus hoir dtcli
jins ■DITrt^ v,iJ qui ta outi rigne Rend i IC.U. es» n. leu. esprit pire»
Etnidoij «■tenégligo,» CiMi&l™ .be. Ultl SonlTte que leur .uc»! chiq
P^rleuno ™gei«u bwnt leu Lmrmitl. y peut CmiulleH ton gofit il, -y Sur
qui tu "^ir n, po ut l'hoi ndtt "'Z>mT. C-»> ainsi uea De les mus ius mer.l
pon* d.n. c Piuerm Iria niph asder Ier> neveux

The text on this page is estimated to be only 19.28% accurate

Table y Pages ' 1. — Le Malade Imaginaire (Comédie en 3 actes)
I Prologue 3 Acte I" 17 Acte II 80 Acte m 13s II. — Poésies diverses 205

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

Table Générale des ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE (12
tomea) TOME PREMIER L'Étourdi — Le Dépit Amoureux Les Précieuses
Ridicules TOME II Sganarelle — Don Garde de Navarre Les Fourberies de
Scapin TOME III Le Misanthrope — L'École des Maris — Les Fâcheux
TOME IV VÉcole des Femmes La Critique de l'École des Femmes
L'Impromptu de Versailles

The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate

230 TABLE GÉNÉRALE TOME V Don Juan — Le Médecin
malgré lui Le Mariage Forcé TOME VI Le Tartufe — Amphytrion Pastorale
Comique TOME VII L'Avare — Lu Princesse d'ElitU TOME VIII
Monsieur de Pourceaugnac — Mélicerie Le Sicilien — La Comtesse
d'Escarhagnas TOME IX Le Bourgeois Gentilhomme — L'Amour Médecin
TOME X George Dandin — Psyché Le Médecin Volant TOME XI Les
Femmes Savantu — Les Amants Magnifiques La Jalousie du Barbouillé
TOME XII Le Malade Imaginaire — Poésies FIN DE LA TABLE
GÉNÉRAIB